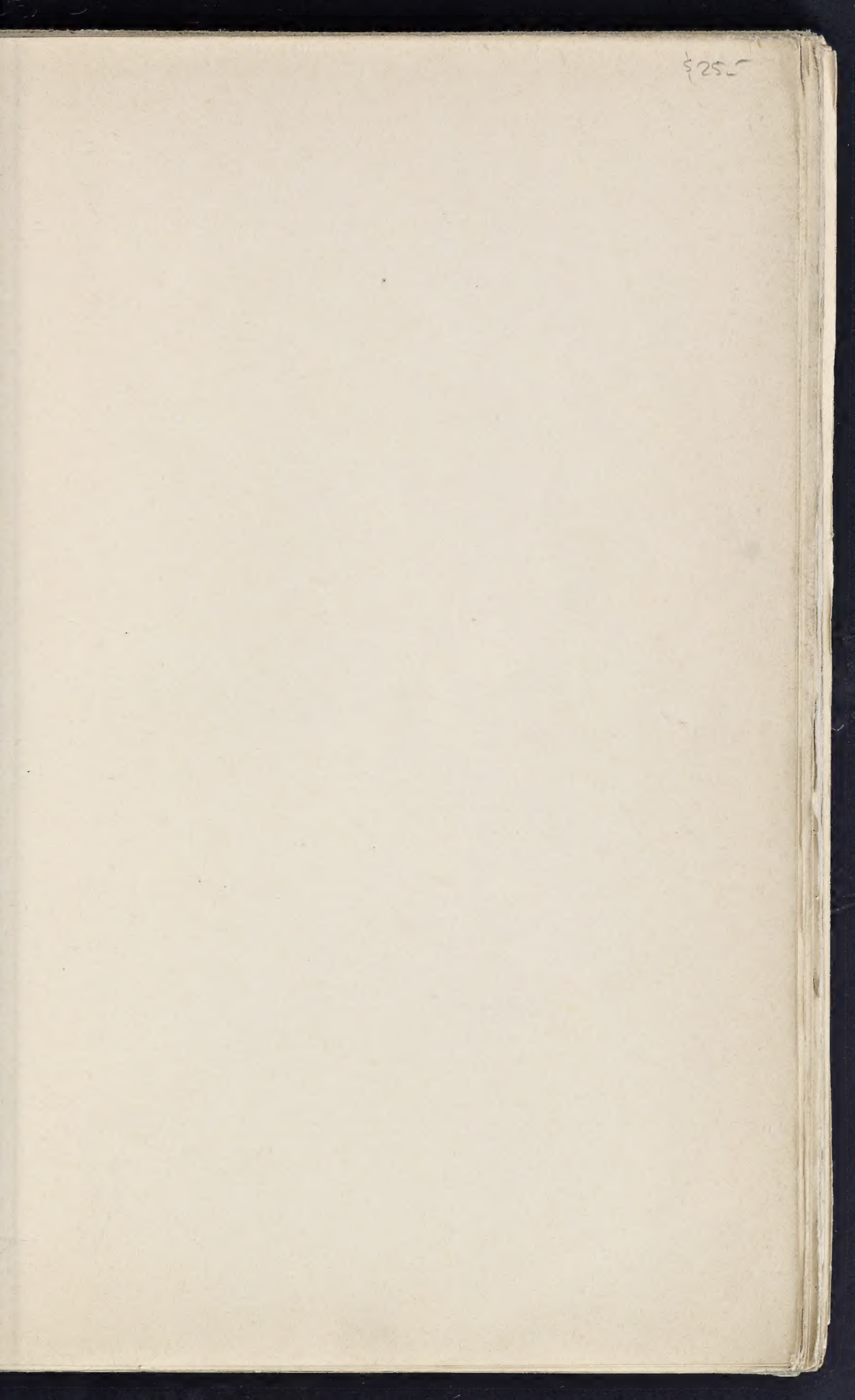


PARIS
E. BERNARD & Cie, Imprimeurs-Éditeurs
53 ter, Quai des Grands-Augustins 53 ter.
1889


$25-

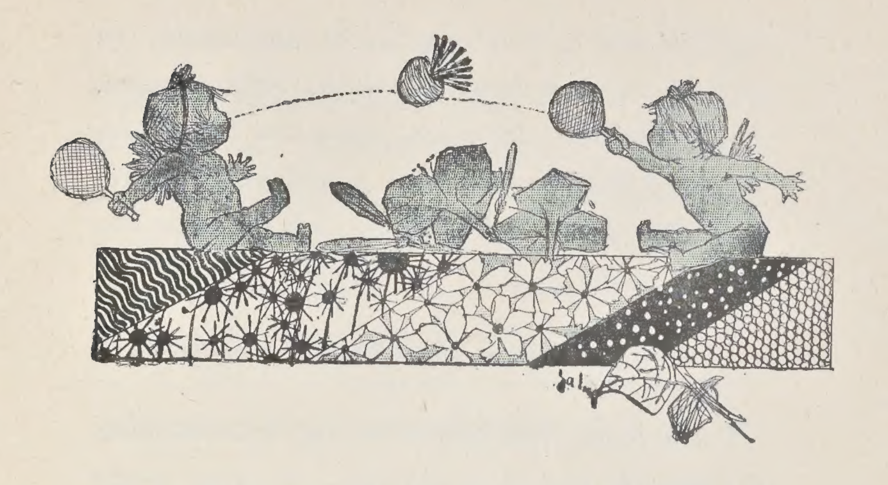
A MON AMI

JEAN BÉRAUD

LE NU

AU

Champ de Mars



AVANT-PROPOS

A JEAN BÉRAUD

J'ai écrit surtout ce livre pour les belles dames qui, sous le mensonge fastueux de leurs toilettes, ont le juste orgueil des exquises vérités qui se cachent dessous.

> *Enfant venu trop tard dans un monde trop vieux*

où les Femmes ont la mauvaise habitude de ne se promener que vêtues, j'ai demandé aux blancheurs solides du marbre et à la magie des couleurs, l'immor-

telle vision de la nudité exquise et charmeresse. Au pied des statues et devant les toiles mythologiques, j'ai humilié mes adorations, évoquant l'image des Déesses et des Nymphes, corps éburnéens, chevelures dénouées, et j'ai murmuré ton poème, comme une prière,

Chair de la Femme, argile idéale, ô merveille !

Que la bégueulerie actuelle me reproche cette piété rétrospective, je m'en inquiète peu. Si j'aime mieux être le contemporain de Périclès que celui de M. Grévy c'est mon affaire. Encore l'habit des hommes modernes ne me géne-t-il pas et leur sais-je gré, in petto, *d'y dissimuler la laideur de ce qu'ils portent autour de l'Ame. Mais j'en veux affreusement à mes sœurs mortelles de ne m'en pas montrer d'avantage de leur beauté.*

Diderot a excellemment dit que ce n'était pas le « nu » qui était indécent, mais le « troussé ».

Or, depuis que la longue robe de laine aux plis flottants que portait, lui descendant jusqu'aux pieds, Cornélie, l'auguste mère des Grecques, n'est plus de mode, je ne vois que du « troussé » dans les imaginations charmantes d'ailleurs, des couturières en renom. C'est donc au nom de la décence que je demande un retour aux sincérités d'un autre âge.

Ah! si la Femme savait quelle défense est, pour sa vertu même, l'admiration religieuse où la contemplation de ses splendeurs cachées met un amant d'une réelle ferveur, — peut être se dissimulerait-elle à ce trop respectueux hommage, — mais aussi peut être en savourerait-elle la flatteuse douceur. C'est donc encore au nom de l'honnêteté des mœurs, que je leur conseillerais de se moins encombrer de tissus inutiles.

Et le froid qui met une imperceptible marbrure rouge à la neige vivante rivale des neiges éternelles?

Parbleu! ce ne serait pas la peine d'avoir assisté aux merveilles de la civilisation industrielle pour ne pas être assuré, qu'avant cinquante ans, par un progrès incontesté du confortable, les rues elles-mêmes seront chauffées en hiver et les villes transformées en de serres d'une température délicieuse.

Ce sera le moment pour les tranquilles amants du Beau plastique comme moi, de rappeler les Femmes à la bonne tenue originelle, aux saines traditions du Paradis.

Pas même une feuille de vigne!... une feuille de rose, tout au plus, prête à s'envoler au souffle du premier baiser passant dans l'air matinal.

Mes os ne seront plus qu'une poussière vaine, quand se réalisera ce beau rêve de sereine volupté en pleine lumière. Mais il me semble que cette cendre même que je serai, frémira sous les pieds nus des Charmeresses à venir. En attendant que ces maîtresses posthumes en consolent le repos, j'ai appelé à mon chevet, une fois encore, les préhistoriques amantes dont les nobles mythes païens m'avaient appris les noms et j'ai murmuré ces vers de ma jeunesse!

O Beauté de la Femme, ô seule beauté vraie,
Je suis des insensés que ta splendeur effraye
Et dont la lèvre effleure à peine des pieds nus.

21 Octobre 1889.

Armand SILVESTRE.



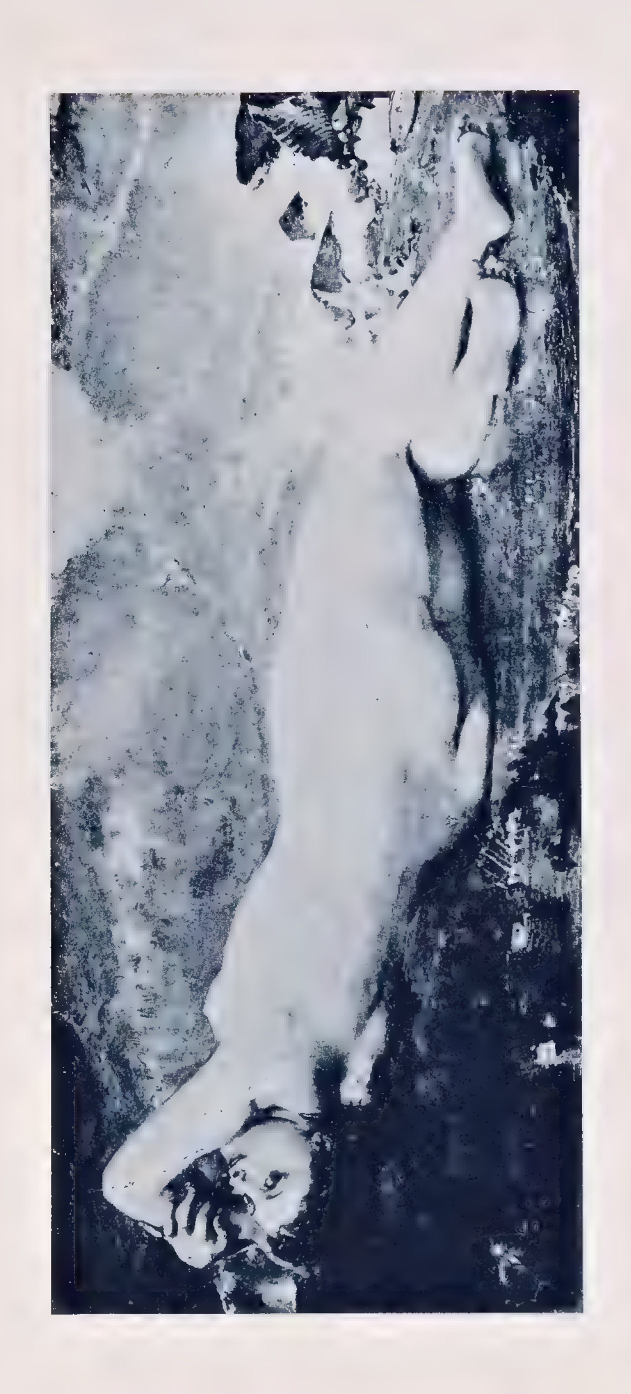


[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] resses à venir. E [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]

[illegible]





BAUDRY

LA VAGUE

I

Les filles de la mer gardent dans leurs cheveux
Le frisson languissant des algues maternelles,
Et le flux onduleux qui vit encore en elles,
Court de leurs reins profonds jusqu'à leur cou nerveux.

On voit luire et passer, dans leur vertes prunelles,
Les perfides clartés du flot aventureux ;
L'abîme les emplit et veille dans leur creux,
Avec l'attrait fatal des choses éternelles.

Une lame, en fuyant, a fait leur regard clair ;
L'âcre saveur du sel emprègne encor leur chair,
Et leur bouche sourit comme la fleur marine

Qu'emporte l'Océan sous le soleil vainqueur.
Une vague a rythmé le vent de leur poitrine
Et c'est dans un rocher que fut taillé leur cœur.

II

Dans leur cœur sans merci les filles de la Mer
Ont gardé les fureurs d'Ariane blessée.
En elles vit encore l'amante délaissée,
Et qui venge sur nous un souvenir amer.

Voilà pourquoi leurs yeux froids ont l'éclat du fer
Par qui, d'un trait lointain, la poitrine est percée,
Et, comme deux miroirs où revit leur pensée,
Reflètent le foyer d'un éternel enfer.

Voilà pourquoi, parmi leur chevelure blonde,
Coule, — ainsi qu'au soleil quand étincelle l'onde —
L'or des astres tombés et des rêves perdus ;

Pourquoi leur bouche fine a ce cruel sourire
Et leur sein fier, où plus rien d'humain ne respire,
Ne tend qu'un fruit mortel à nos bras éperdus.

III

Ainsi ai-je chanté ta cruauté, délicieuse image de Vénus renaissante dans l'orgueil de ton mythe éternel. Aussi longtemps que les larmes de l'homme auront la saveur salée du flot, aussi longtemps et toujours le berceau de la Femme et de l'amante lui apparaîtra dans l'abîme où le vent semble bercer, parmi l'écume s'éparpillant comme une chevelure, les nacres vivantes de la chair, où tout est trahison et étreinte mortelle, où le ciel semble descendre dans les mensonges de l'azur, comme l'extase nous vient du mensonge des caresses. Dans les effondrements où se débat sa pensée, quand se déchaînent sur lui la jalousie et le désespoir, toujours passent devant ses yeux la vision des gouffres et sifflera sous son front, la musique tragique des tempêtes. Cependant pour ne pas charger d'ombres inutiles ce sombre tableau, sans rien prévoir de l'avenir, goûtons en paix la douceur de contempler cette belle créature

étendue sur le sabl3 où l'a roulée un souffle chargé de fleurs lointaines, l'haleine des rivages qu'enveloppent d'éternels enchantements. En attendant qu'elle nous morde au sang, sa bouche est comme un écrin de velours où nous est offert un magnifique collier de perles et ses yeux sont comme des améthistes pâles faites pour luire au front mystérieux de nos mélancolies.





Miss H. RAE

EURYDICE

Dans la profondeur des gouffres où elle est descendue, découragée par la lenteur des jours sans soleil et des nuits sans étoiles, Eurydice n'attend plus l'amant qui la cherche et son attitude est celle des désespoirs. A la roche elle appuie sa tête lassée dont la chevelure se dénoue sur son front, et sur la roche encore elle étend son bras inerte où le souvenir des étreintes passées ne met plus même un frisson. Sa bouche a le sourire amer de celles qui ont oublié les baisers, et ses seins, que ne soulèvent plus les rythmes de son Cœur, semblent deux monts désolés faits de neiges éternelles. Ses chairs se font marbre à cette im-

mobilité et bientôt semblera-t-elle faire partie du granit où s'use la rondeur de ses reins dont l'arc s'est détendu. Image de la mélancolie sans fin et des espérances à jamais évanouies.

Et la musique divine de Gluck chante à mon oreille devant cette vision ; derrière les monts qui poussent l'horizon jusqu'au seuil bleu du ciel à peine entrevu, faits eux mêmes d'azur sombre, j'entends la voix divine d'Orphée et ses plaintes immortelles. Je le vois escaladant le seuil de l'Enfer à la poursuite de la bien-aimée et charmant les ombres méchantes par la douceur de ses chants. Puis c'est l'idyllique mélodie qui l'attend dans les jardins Elyséens, cette étrange mélopée des âmes heureuses, s'égrenant en notes limpides comme les gouttes d'eau d'une source tombant du ciel.

Et l'héroïque Pauline Viardot m'apparaît animant de son génie le fantôme du poète et promenant cette douleur immense en plein Paris d'il y a vingt ans. Ceux qui étaient jeunes alors et qu'elle faisait pleurer de si nobles larmes n'oublieront jamais l'ineffaçable figure qu'elle avait tracée.

Elle savait demeurer tragique et superbe même en écoutant le ridicul madrigal de l'amour qui semble conçu sur un motif de menuet et qui dit, entre autres choses comiques :

Tu sais qu'un amant
Discret et fidèle,
Auprès de sa Belle,
En est plus touchant.

Car il avait fallu que Gluck fit quelque chose aussi pour les imbéciles de son temps.

Nous n'entendrons plus jamais la lyre d'or sonner sous ses mains inspirées. La légende d'Orphée est cependant vivante toujours. Comme aux premiers âges du monde, tout poète pleure une absente, la sœur invisible de sa pensée, la première tendresse qu'ait conçue son cœur mystérieux.

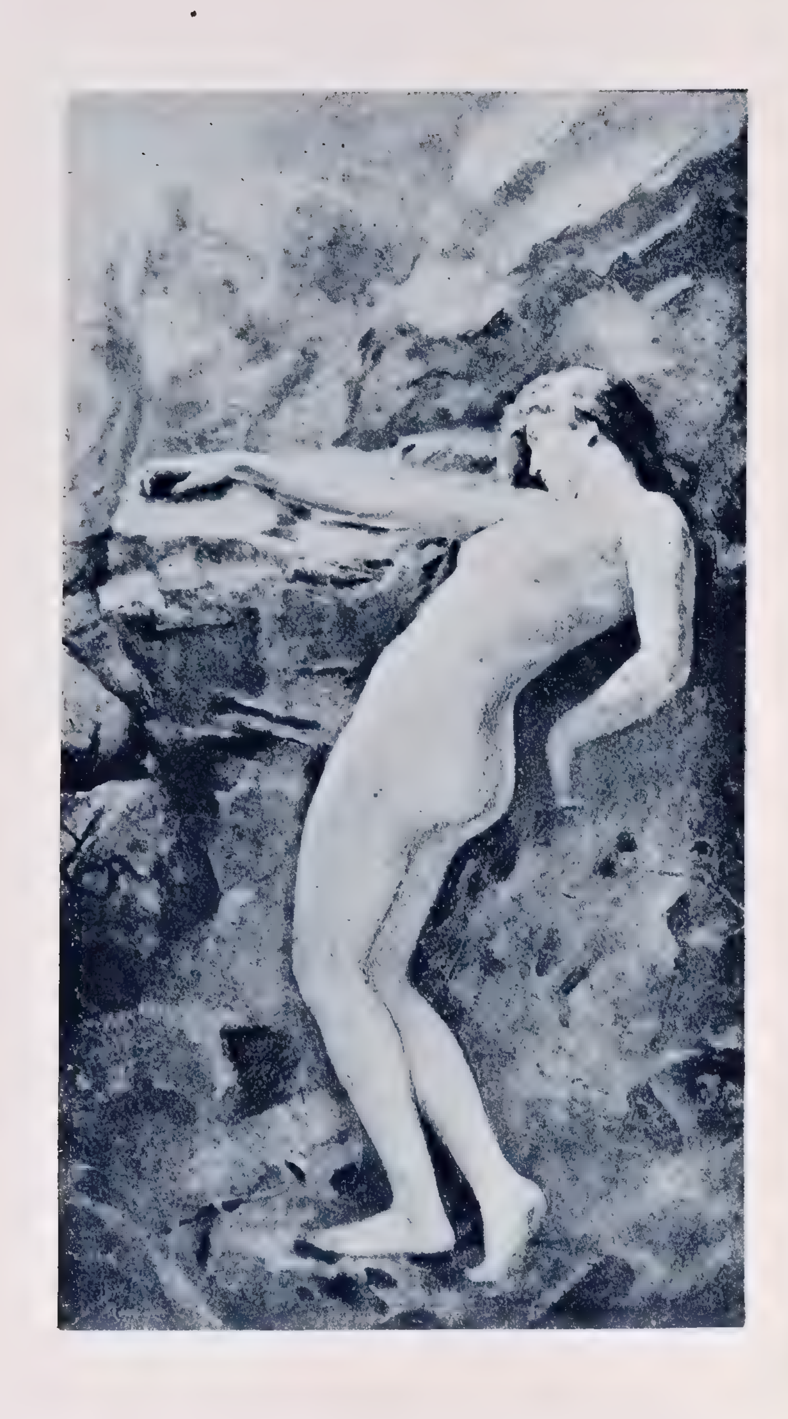
C'est Lamartine au bord du lac, c'est Victor Hugo écrivant les tristesses d'Olympio, c'est Musset dans l'horreur douloureuse de ses nuits solitaires, lui qui a dit :

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Presque toujours le Génie est jailli de la douleur et toujours de l'Amour. Et tandis que l'âme du poète se lamente ainsi, qu'Orphée pleure au seuil des enfers et aux portes du Paradis, l'ombre enveloppe les Eurydices qui renaîtraient à leur voix. Entre elles et eux se dresse le monde ardu et sans pitié, l'indifférence du ciel et l'effroi des abîmes. Que d'amantes obscures et abandonnées pour une dont la Fable gardé le nom !

Car, celles-là, l'oubli les reprend tout entières ; le néant originel referme, sur leur tombe, le poids des silences et la tristesse des ombres. Le poète au contraire, qui seul nous peut conserver leurs noms et leurs images, s'immortalise en les chantant. Elles restent l'âme vivante de sa gloire, elles qui se sont à jamais évanouies. Il y a bien là peut être quelque injustice. La Beauté n'est pas chose moins sacrée que le Génie. La splendeur des formes a droit aux mêmes respects et aux mêmes adorations que celles de l'esprits Encore qu'auraient été ces dernières si la Beauté ne les avaient inspirées ? Ce n'est donc pas Orphée que je plains, Eurydice enfermée dans ta tombe silencieuse, mais toi-même qui, comme lui, as souffert de la séparation cruelle et qui n'as pas su, comme lui, répéter à l'humanité qui passe l'écho de ton immortelle douleur !













PALLEZ (Lucien)

LA VÉRITÉ

« La Vérité que les poètes et les peintres représentent toute nue, est toujours, devant eux, habillée de mille façons ; et jamais mondaine n'a si souvent changé de mode que celle-là en change, surtout quand elle va dans le palais d'un Roi. »

Cette jolie pensée est d'une femme d'esprit du dernier siècle : Madame de Motteville.

Pour ingénieuse qu'elle soit, je lui préfère l'antique légende. Il faut remarquer d'ailleurs que Madame de Motteville ne parle que des poètes et des peintres, non pas des sculpteurs. Ceux-ci ne sauraient concevoir autrement l'immortelle que dans la sincérité de ses splendeurs naturelles. Car, en plastique, la Vérité suprême, c'est le nu. Il a fallu toutes les dépravations charmantes de la coquetterie pour que le vêtement fut toléré par ceux qui estiment que les plus beaux ne valent pas ce qu'ils cachent. La mode d'en porter, sans doute, fut contemporaine de la laideur. Et la pudeur naquit de cette convention imaginée par les femmes manquant de correction dans le dessin.

O Vérité, j'ai continué de t'aimer, justement, — malgré les tours que m'ont joués les hommages que je t'ai souvent rendus — pour l'absence de ton costume et cette fraîcheur dont t'a mouillée le bain dont tu sors éternellement. Car, en cela, tu es pareille à Vénus, dont l'eau claire avait aussi baigné les chairs naissantes, ruisselante encore en perles sur les seins, en ruisseaux sur la chevelure dénouée. Vous êtes, toutes les deux, filles de l'onde et c'est le flot qui chante, dont vous avez reçu le premier baiser encore luisant sur vos membres raffermis.

Et cet autre attribut que je vois dans ta main, ce miroir où tu te contemples, il convient aussi aux doigts éburnéens de celle en qui vit l'image immortelle de la Beauté. C'est que Beauté et Vérité sont aussi une seule et même chose.

Ainsi, par les emblêmes eux-mêmes dont on t'entoure, c'est Vénus que je vois sous ton nom, ô Vérité qui portes en vain, un nom austère. Tu es, par définition et dans nos esprits, tout ce qui existe, n'est-ce pas ? Or rien n'existe vraiment, dans un monde où les apparences tiennent une si grande place, que ce que tu nous montres, dans ta radieuse impudeur, Vérité, Vérité éternelle — non pas les billevesées des philosophes — mais les beaux seins neigeux dont une double fleur d'aurore, rougissante et dorée, caresse les cîmes,

Coupe où l'humanité vient boire ;
Coupe où le cœur perd la mémoire
Dans le vin brûlant du désir!

Vérité, Vérité éternelle — non pas les théories des politiciens — mais les nobles hanches qui s'arrondissent comme deux vagues jumelles venant mourir, en un imperceptible remou, aux rondeurs aplanies du ventre marmoréen, poli comme un lac endormi sous la lune.

Vérité, Vérité éternelle — non pas les mensonges de l'histoire — mais la réalité de ce

Corps de la Femme, argile idéale, ô merveille

devant lequel l'amour des hommes demeurera éternellement prosterné. Vérité, Vérité éternelle — non pas les ambitieuses rêveries de la science qui se cherche encore —

mais l'odeur exquise qui se dégage de ce jardin vivant des grâces, sans cesse rajeunie par les baisers, l'arôme puissant qui fait nos âmes captives d'une chair exaspérée dans les mortelles extases. Vérité, Vérité éternelle — non pas les plaisirs de l'avare et de l'orgueilleux, — mais les délices sacrés que boit l'amant aux lèvres des bien-aimées, que l'anéantissement délicieux de l'être entre deux bras dont l'ivoire tiède vous emprisonne, dans l'étreinte suprême où nous nous sentons fondre comme des neiges sous le soleil. Vérité, Vérité éternelle, — non pas ce que nous promettent les inventeurs de posthumes félicités — mais la joie vivante, puissante, sans merci, mortelle, qui, comme toute douleur nous vient de l'Amour.

Aimez ! Aimez ! tout le reste n'est rien.

a dit le divin La Fontaine, dans sa chanson de Psyché. « Rien n'est beau que le vrai » disent les rhéteurs. Moi je dis : Rien n'est vrai que le beau !





LOMBARD (Henri)

DIANE

DES vers virgiliens que j'ai tenté autrefois de traduire chantent dans ma mémoire devant cette glorieuse image de Diane, dans l'orgueil frémissant de son invincible virginité :

Telle, dans tout l'éclat de sa divinité,
Quand Diane paraît, quand ses jeunes compagnes,
Les nymphes des forêts, des volcans, des montagnes,
Sur les hauteurs du Cynthe, au bord de l'Eurotas,
Bondissent en cadence, accompagnent ses pas,

A la tête des chœurs, Diane, au milieu d'elles,
Surpasse en majesté toutes ces immortelles.
Jeune, le front paré de son croissant divin,
Un carquois sur l'épaule et son arc dans la main,
Elle marche; sa grâce en marchant se déploie,
Et le cœur de Latone en palpite de joie.

J'en veux aux irrévérentieux qui ont plaisanté cette chasteté triomphante. Le siècle dernier qui eut le mépris de tous les Dieux n'y pouvait manquer. C'est Desmoutiers qui s'est chargé de cette tâche sacrilège, dans un conte assez plaisant d'ailleurs et d'une invention agréable. Il y fait dialoguer l'Immortelle avec une jeune fille qu'elle avait rencontrée allant faire vœu d'éternelle sagesse à son autel. « Ah ! ne faites jamais ce vœu-là ! s'exclame la bonne déesse. Née quelques instants avant Apollon, mon frère, j'ai aidé ma mère à le mettre au monde et, témoin des douleurs qu'elle éprouve, je jurai une haine sans fin à l'amour. Mais le temps et l'expérience ont bien changées mes idées à ce sujet ! Gardez votre ceinture, ma fille, et ces fleurs que vous apportiez à mon autel, allez en couronner le front d'Endymion. »

Tout cela est certainement d'une ingénieuse fantaisie. Mais moi qui suis demeuré païen à travers les âges, je n'ai aucune envie de railler cette belle légende d'une implaca ble aux désirs des autres Dieux, et qui ne s'attendrit qu'en rêve pour un mortel. Car elle est chaste entre toutes, cette

belle fable d'Endymion endormi que vient caresser un rayon de lune sur son lit de bruyères ployées. C'est l'immatériel de l'Amour qui nous est révélé dans cette conception d'une voluptueuse innocence.

Celui que Diane contemple avec cet orgueilleux dédain, ce n'est pas le berger couché dans l'herbe, mais quelque Actéon justement puni et, comme nous le montre Ovide, au moment où

Son front d'un bois rameux à l'instant s'est armé;
En un large poitrail son sein s'est transformé,
Sa tête dresse en pointe une oreille velue
Et d'un poil fauve et dur, sa peau s'est revêtue,
Il voit changer ses bras en jarrets effilés,
Et, plus prompt que le vent, ses pieds semblent ailés.
Ce n'est pas tout; d'un cerf il prend l'âme craintive.
Le héros est frappé d'une pierre fugitive
Et s'étonne, en fuyant, de sa légèreté...

Exquis le dernier vers en latin ; mais qui sait aujourd'hui cette noble langue d'où la nôtre est venue ! Oui, devant cette figure d'une expression hautaine, devant ce double geste des bras, soulevant l'arc d'où la flèche a jailli vers quelque poitrine saignante, et de l'autre, semblant indiquer le seuil du temple à jamais interdit, je sens palpiter en moi, l'âme craintive d'Actéon, cette façon de

Prométhée qui n'avait pas voulu ravir le feu du ciel, mais seulement entrevoir la porte de ce qui vaut mieux que le ciel, curiosité sublime, audace désespérée, délicieuse profanation d'un mystère, toutes choses pour lesquelles mon cœur inexorablement épris de la Beauté ne sent que des pitiés fraternelles.













LANDELLE

SUZANNE AU BAIN

Ce que je n'aime pas dans la légende Biblique, c'est que les personnages en sont inexorablement vêtus. Aussi combien je leur préfère ceux de la Fable grecque qui marchaient dans l'orgueil triomphant de leur nudité ! L'irrévérencieux Cham lui-même n'y eut pas trouvé le moyen de ridiculiser son père par une plaisanterie que Jehovah traita vraiment avec trop de sévérité. Le bon Silène,

proche parent de Noë, n'attendait pas d'être gris pour montrer aux astres la glorieuse rondeur de son ventre. De l'usage des habits seulement est venue l'invention de la pudeur et je ne vois vraiment pas ce qu'y a gagné la vertu. Le libertinage juif consistait surtout à surprendre les dames nues.

Ainsi le vieux David guettant Betsabée des terrasses solitaires de son palais. Ainsi les deux vieillards glissant un regard indiscret jusque sur la toilette inachevée de Suzanne. Les personnes honnêtes ne pouvaient, en ce temps là, se livrer, qu'avec des précautions infinies, aux soins les plus élémentaires de la propreté.

Diderot a fort sagement dit que l'indécent n'était pas le nu, mais le troussé. Or le troussé n'est qu'un commentaire du vêtement.

Vous êtes charmante, ô Suzanne, la peau encore nacrée de fraîcheurs mystérieuses, toute allanguie du long baiser humide qui a couru sur votre chair, avec vos longs cheveux qui pleurent des perles, et vos seins dont la double fraise est toute moite de rosée, caressant de vos mains paresseuses l'ivoire veiné d'azur de vos pieds frileux, suivant d'un regard reconnaissant la fuite de l'eau qui gémit de vous avoir sitôt quittée. Mais que [d'embarras, mon Dieu ! a propos de deux pauvres vieux qui n'ont eu d'autre tort que de vous trouver charmante ! Ne voilà-t-il pas une affaire à en ennuyer toute la postérité !

J'ai une peine infinie à prendre au sérieux le crime de ces birbes si vivement flétris dans la Bible.

Elles étaient meilleures filles que vous, Suzanne, les compagnes de Nausicaa dans l'immortelle fable de l'odyssée ; et meilleures filles encore les Lycoris et les Glycères qui promenaient, par les idylles syracusaines, l'honneur savoureux de leurs formes nues et dignes d'autant de respect que les vôtres. Que le Cyclope les aperçut de son antre ou que le pasteur les découvrit dans leur héroïque sommeil, elle se contentaient d'en rire, à belles dents étincelantes, et ce n'est pas par une fausse honte que Galatée s'enfuyait sous les saules. Cet aimable abandon n'était pas pour mettre moins d'honnêteté dans les amours.

On n'a vraiment aimé que sous le ciel radieux de la Grèce. La Femme biblique est invariablement insupportable et cruelle : Sarah ou Judith. Moi je tiens absolument pour Agar et pour Holopherne. Vive les arcadiques bergers soupirant sur des flûtes et qu'écoutaient, de loin, les bien-aimées ! J'ai été amoureux de toutes les femmes de Théocrite et de Virgile. Ruth et Suzanne ne m'ont jamais rien inspiré au delà d'une respectueuse considération. Pour un peu je demanderais la révision du procès des deux vieillards qui ne me semblent pas si coupables qu'on nous le dit.

A votre légendaire chasteté, Suzanne, je préfère infiniment celle de Diane. Celle-ci ne traîna pas Actéon devant

les tribunaux, mais se contenta de lui faire une bonne farce. Encore le dernier mot n'a-t-il pas été dit sur cette histoire dont il faut dégager le côté symbolique. Peut être se contenta-t-elle d'apprendre à ce promeneur curieux qu'il était trompé dans sa propre maison et qu'il ferait bien mieux de surveiller sa femme que de regarder se baigner les nymphes. Je n'ai pas trouvé d'origine plus plausible à la tradition qui fit du cerf l'emblême des maris malheureux. Dans cette version nouvelle, les chiens qui sont censés avoir couru aux trousses d'Actéon transformé, seraient de simples huissiers lui réclamant les dettes faites par sa femme. Au moins il y a quelque fantaisie dans ce procédé de vengeance. Mais livrer à la maréchaussée deux pauvres diables qui avaient eu la bien excusable envie de voir ce qui vous fait belle, ô Suzanne, les fermetés savoureuses et blanches de votre corps virginal, tout ce que le Cantique des Cantiques a décrit avec tant de lyrique complaisance, voilà qui me paraît terriblement mesquin. La nudité sacrée de la femme est faite pour le regard de l'homme comme la lumière du soleil.





ROLL (Alfred)

FEMME ET TAUREAU

Tous ceux qui ont lu les poèmes du divin Moschus accordent que *l'Enlèvement d'Europe* est un des plus parfaits de la langue grecque. Il commence par une description des douceurs du sommeil, quand il est visité par un beau songe, malheureusement intraduisible en vers français. Et la légende d'Europe méritait vraiment d'être aussi consacrée dans un chef-d'œuvre; car c'est une des plus puissantes et des plus belles qu'ait conçu le Pan-

théisme païen. Cette belle image de la Force charmant la Beauté, dans le décor de la Nature toute gonflée de sèves printannières, suant à toutes les branches d'obscures virilités, pleine de parfums grisants et d'effluves mystérieuses, où le grand hymne de la vie chante dans les arbres, déborde des sources, court au front d'argent des fleuves, a souvent séduit les peintres de sujets mythologiques. Presque tous y ont apporté une préoccupation symbolique qui en atténue la grandeur savoureuse, le côté mâle et violemment amoureux. Ils ont fait un galantin du taureau, une complaisante bête prêtant son échine fumante aux caprices voyageurs d'une demoiselle nue.

Par un artiste contemporain, tout moderne dans le vrai sens du mot, nous voici ramenés à l'impression vraie de la fable auguste. Et il lui a suffi, pour cela, de concevoir le tableau dans sa simplicité extrême. Cette belle fille nue qui, de sa chevelure parfumée, caresse le mufle recueilli d'un jeune taureau, chauffant voluptueusement son épaule aux tiédeurs vitales du poil doucement hérissé par le désir, qui ramène sur son propre cou le cou caressant de l'animal et frôle sa propre croupe au duvet humide de son poitrail, ne s'appelle pas Europe sans doute. Et, dans le taureau lui-même aux narines embuées, aux yeux béats, aux côtes doucement halelantes, l'esprit de Jupiter n'est sans doute pas descendu. Mais le mythe n'en est pas moins là virilement ressuscité, rajeuni par la conception bien actuelle d'une idée éternelle.

Le mythe du printemps glorieux et mauvais conseiller aux virginités attardées, soufflant de perfides haleines et en gonflant toutes les poitrines, réveillant l'âme universelle et secouant le trésor obscur des germes impatients à travers le monde, déliant les fécondités hâtives et leur ouvrant les grands chemins azurés de l'air. Et la même folie est alors aux fronts des hommes et des bêtes assoiffés des mêmes ivresses dans le même infini.

Rien que d'innocent et que de chaste dans cette caresse où le plus frêle et le plus gracieux des êtres est attiré vers le plus rude et le plus sauvage, rien qu'un jeu dans cette fête des accouplements qui partout appareille ceux qui se doivent aimer. Elle suivra demain le berger qui lui aura dit le plus de mensonges. Plein de beuglements éperdus, il arcboutera demain son échine montueuse sur les reins ployants d'une génisse que ses genoux tiendront captives. L'une et l'autre auront suivi la pente des amours naturelles, les seules permises en ce temps de fausses pudeurs. Mais un instant, un seul, l'haleine du Dieu qui passe, le souffle mortel et vivifiant tout ensemble qui met des baisers à toutes les bouches les aura, en même temps, gonflées d'un vague désir, d'une mélancolie délicieuse et sans but. Ensemble ils auront respiré le même poison montant des mêmes fleurs dont leurs jambes sont également caressées. La même tentation obscure et inavouée leur sera venue de cette tiédeur énervante de l'air, de ce concert d'oiseaux célébrant l'Amour dans ces frondaisons profondes, de cette

chanson lointaine des sources pleurant, comme autrefois Ariadne, l'immortelle amante, de toutes ces choses énamourées et éperdues que confond une même extase quand les bois renaissent à la verdure et au soleil.

Jupiter n'enlève plus Europe. Mais la belle fille s'émeut encore et rêve un instant sous le souffle viril des vigueurs ressuscitées et symbolysées par le taureau recueilli et presque pensif dans l'immense paysage, immobile sous la tiédeur de la main délicieuse qui le caresse.











DELAPLANCHE (Eugène)

CIRCÉ



'EST une fable aussi vieille que le monde, que la Femme ait toujours eu 'étrange pouvoir de changer l'homme en Bête. L'histoire n'est pleine que de Circés depuis Dalila qui fit de Samson un mouton, jusqu'à Cléopâtre qui métamorphosa Antoine en chien. En s'humanisant pour vivre parmi nous, Circé n'a eu qu'à laisser choir le symbolique bâton de magi-

cienne que les artistes lui mettent encore dans la main. Le pouvoir de ses yeux eut suffit à ces transformations à la fois délicieuses et cruelles. Son pouvoir ne s'appelle plus la magie, mais l'amour. Et tout ce qui se fit de sottises dans le monde, aussi bien que tout ce qui y fut délices sans reproches, nous est venu de sa beauté fatale, des mensonges de son regard et des énigmes de son sourire.

Par elle, les forts sont devenus faibles, les riches pauvres, les fameux obscurs. Elle est l'inexorable et inconsciente arbitre des destinées. Inconsciente ? qui le sait ! voyez de quel pli railleur ses belles lèvres sensuelles sont caressées. On dirait le vol d'un oiseau qui se moque du chasseur. Que la Femme ait, en elle, le secret de nos tortures nul n'en saurait douter. Mais qu'elle n'en sonde jamais, avec des voluptés farouches, l'amertume et la profondeur, c'est ce que nous nous imaginons, uniquement pour croire à sa pitié. L'enchantement est demeuré le même, à travers les âges. Chacun de nous le doit subir, dans son humble odyssée, moins heureux qu'Ulysse, l'homme au cœur de fer.

Et nul de nous ne songe à se plaindre de cette tyrannie dangereuse, non pas seulement pour la raison, mais pour le cœur.

Il est d'une invention adorable, ce vieux Roman que Gelli écrivait à Florence au seizième siècle et que notre

Lafontaine n'a pas dédaigné de consulter. Reprenant la fable d'Homère, le conteur italien imagine que Circé offre aux hommes. dont elle a fait des bêtes, de reprendre leur forme première et que ceux-ci s'y refusent énergiquement. L'existence paresseuse et gourmande du pourceau au fond des étables, ne déplaît nullement aux compagnons du héros qui eut le tort de nous donner Télémaque. C'est infiniment qu'ils le préfèrent aux dangers sur la mer Ionnienne dont le flanc s'ouvre en des gouffres d'écume, dans des abîmes aux déchirures d'argent. Ils ne connaîtront plus les sublimes audaces du rêve, ni les nobles blessures du courage, par où s'écoulent toutes les fiertés de notre sang. Il sont à jamais déchus du ciel de sa pensée, mais ils s'en consolent, comme s'ils avaient oublié qu'ils furent dieux. Il y a bien quelque chose de tragique dans cette obstination et dans cette fidélité aux plus abjects destins.

Mais la comédie domine dans cette fantaisie dû Florantin. Les animaux improvisés par la magicienne refusent de reprendre leur forme première parce qu'ils se trouvent beaux tels qu'ils sont. Il n'est taupe ni crapaud qui ne se croie aussi séduisant qu'Apollon.

Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre?

dit impudemment l'ours de notre fabuliste.

s ɪt je suis un peu de l'avis de cet ours, toutes réserves-
Efaitepour cet idéal de la forme que, seule, la femmeéa

lise, en qui gît toute immortelle beauté. La coquetterie masculine est tout ce que je sais de plus monstrueux au monde. Devant l'image radieuse de Vénus, dans le triomphe de sa nudité, l'or de sa chevelure dénouée sur la neige de ses vivantes épaules, tendant aux baisers de l'air et de la lumière les sérénités marmoréennes de son corps, le fantôme de l'homme n'est rien de plus que les grimaces des bêtes les plus viles. Tout est ombre autour de cette gloire et au pied de ce soleil que la Femme porte au front comme une Aurore. Narcisse a pu mourir au bord des sources où les fleurs le pleurent encore sous les rosées. Mais ce fut moins de l'amour de soi-même que de la lassitude qui lui vint à se trop longtemps contempler, que du désespoir de son propre néant devant l'immortel souvenir de la Femme!

Ah ! Circé ! Circé ! dont les échos de l'île antique d'Ea redisent encore le nom, de tes flancs qu'avaient lassées les baisers d'un Roi, toute une race d'enchanteresses est sortie, et celles-là sont les filles par qui nous souffrons sous le mystérieux pouvoir des sortilèges, qui nous font sans rêve et sans pensée, sans souci de la terre et sans regret du ciel !





LEVASSEUR (Henri)

REVEIL DU PRINTEMPS

Voici que l'An revêt l'habit des renouveaux,
Ondulant comme un flot léger frangé d'écume
Flotte sur les gazons le voile de la brume,
De blanches visions emplissant nos cerveaux.
— Voici que l'An revêt l'habit des renouveaux.

Le sang subtil des fleurs a frémi sous la terre ;
L'âme douce des fleurs est lasse de sommeil,
Et les cieux attiédis, dans un baiser vermeil
Des rajeunissements évoquent le mystère.
— Le sang subtil des fleurs a frémi dans la terre.

La gaîté du jour luit dans l'œil clair des ruisseaux.
Dont la brise a fondu les paupières de glace ;
Un frisson de verdure insensible s'enlace
Aux méandres que font les jeunes arbrisseaux.
— La gaîté du jour luit dans l'œil clair des ruisseaux.

Souris, œil du ruisseau ! Souris, bouche des roses !
Le Printemps, dans son vol puissant et gracieux,
D'un seul coup de son aile a balayé des cieux,
Comme un souffle maudit, l'ombre des jours moroses.
— Souris, œil du ruisseau ! Souris, bouche des roses !

Telle est la chanson qu'elle dit sans doute encore dans la tiédeur parfumée de l'air que le soir encore hâtif emplira tout à l'heure de frissons, sous le mensonge de ces premiers soleils qui ne boivent les rosées matinales que pour gonfler l'urne des averses méridiennes. Telle la caresse des femmes qui ne se veulent pas donner et nous enfièvrent cruellement d'inutiles espérances. Soleil de Mars ! Baiser que mouilleront bientôt des larmes.

Cependant, les oiseaux et les plantes, et tout ce

qui vit, boit avec délices ce poison et s'enchante de rapides ivresses. Et la jeune fille, couronnant son front charmant d'anémones, chante aussi les fleurs qui, les premières, l'œil inquiet et bleu des violettes ayant à peine soulevé sa paupière de givre, s'ouvrent déjà comme des roses, et tendent leur cœur énamouré aux rayons ayant traversé le réseau transparent des petites nuées courant sur le ciel.

Elle dit la plainte que l'amant, pensif encore des tristesses de l'hiver, a soupirées en lui offrant ces fleurs :

L'an nouveau, comme des aumônes
Sème aux champs ses premières fleurs
Et j'ai cueilli ces anémones
Par un matin de mars en pleurs.

Leur cœur diamanté de givre
A mon cœur amoureux pareil
Semblera se fondre et revivre
Sous tes regards pleins de soleil.

Et si ta lèvre aussi les touche,
Fraîches encore de grésil,
Elles garderont de ta bouche
Le parfum des roses d'avril.

O primavera girventu del anno! a dit le divin Me-

tastase. Tu es printemps aussi, jeune fille, et le réveil de toutes choses t'a secouée de son frisson! En vain, d'un geste indifférent et simplement coquet, en apparence, tu nattes ta lourde chevelure. C'est en ton cœur qu'est tombée la première flèche du soleil, et c'est de ton propre sang, de cette délicieuse blessure, que te vient la chaleur dont tes sens sont envahis.













GLAIZE (Léon)

LE RÉVEIL

UTREFOIS, le poète a écrit :

Quand sur tes yeux brûlés de leurs propres rayons,
Le sommeil a penché la fraîcheur de son aile,
Rêves-tu quelquefois de la chose éternelle
Que nous portons en nous, que toujours nous fuyons ?

Sur ton front où la nuit, s'épanche solennelle,
L'infini creuse-t-il d'invisibles sillons,
Et, quand ton cœur n'est plus trahi par ta prunelle,
S'ouvre-t-il à la vue des vastes passions?

Martin durant le jour, le soir deviens-tu femme?
Un espoir berce-t-il dans le fond de ton âme,
Quelque amour insensé que tu nommes tout bas ?

Tes sens s'éveillent-ils quand ta chair se repose?
C'est un tourment jaloux que ton sommeil me cause;
Tu dois aimer en songe, ou tu ne vivrais pas ?

Il n'est amant fervent, au monde qui n'ait enduré cette torture inquiète et qui, devant le mystérieux sommeil de l'amante, ne soit demeuré pensif. Le rêve ne double-t-il pas la vie, comme la mer double le ciel, en en répétant l'azur et ses étoiles, et celle-là nous serait-elle vraiment fidèle dont un autre occuperait les songes? Endymion n'a-t-il pas aimé vraiment Diane pour ne l'avoir rencontrée que dans les obscures apothéoses dont la lumière argentée de la lune traversait ses paupières baissées? Le sommeil de la Femme! Le repos menteur où seul sa chair se repose! Je ne sais rien de plus troublant. Et cette haleine cadencée comme un reflux, égale comme un bruit de rames qui emporte sa pensée sans doute, vers les infinis défendus! O redoutable image de la femme endormie, si près de votre cœur, et si loin peut être du sien, avec des caresses vagues qui ne vous sont peut être pas destinées et des baisers inconscients que vous

volez peut être à des lèvres inconnues ! Même le jour, dans la volupté exquise des caresses qu'illumine doucement la lumière tamisée par la transparence des rideaux, l'amant se prend à douter quelquefois de celle qui est dans ses bras dont les yeux se ferment pour s'emplir peut-être de quelque vision adultère. Mais la nuit, dans l'ombre où les étreintes se sont désunies dans une dernière étreinte, auprès de cet être ayant l'obscurité pour complice de sa naturelle perfidie, avec ce bruit charmant, ce souffle qui semble une musique de mensonge, qu'elle torture !

Aussi le réveil de la femme est-il béni des tendresses jalouses. Avec quelle impatience nous attendons la fin de ce tourment, mais aussi avec quelle angoisse ! Si ces belles lèvres s'entr'ouvant comme la rose sur l'éclat nacré des dents allaient soupirer un autre nom ! Si ces yeux charmants, dont les cils s'écartent dans un frisson d'or, comme les roseaux que le zéphyr matinal caresse, allaient être traversés d'une expression de surprise ou de dépit vite réprimée. Si tout cet abandon délicieux des chairs rafraîchies et parfumées allait se retirer de nous, comme un flot emportant nos désirs et nos espérances.

J'en sais qui, dans ce nouveau supplice de l'esprit, n'osent hâter le réveil qui les délivrerait sans doute. Mais, s'ils sont sages, se consolent-ils dans une contemplation des merveilles permises, idéalement amoureux, pour un instant de la Beauté dans son expression la plus parfaite. Car

jamais la Femme n'apparaît plus parfaitement et plus impeccablement belle que dans ce court instant où elle dit, tout bas, adieu au Rêve, où le baiser sacré de la lumière fait courir, sur son corps délassé, les frissons roses qui semblent comme une efflorescence des pourpres exquises de son propre sang courant plus près de la peau, animant ce marbre dont le mouvement ne trouble plus les sérénités voluptueuses ; non jamais comme à ce passage entre la réalité et le songe, où ses paupières, toutes pleines encore de mystiques clartés, ne filtrent qu'un regard bleu de ciel hésitant à retomber sur la terre.



PUVIS de CHAVANNES

L'INNOCENCE



Je ne saurais séparer cette exquise image du souvenir des temps où je l'ai vue pour la première fois quand l'artiste venait de l'achever. C'était au lendemain de la guerre où la France avait laissé un large lambeau de son cœur, quand toutes

les âmes patriotes saignaient de cette blessure, quand les yeux fouillaient, dans l'ombre, avec des larmes, les destins obscurs du Pays. Qui ne revit aujourd'hui encore, même dans le rayonnement des apothéoses réparatrices, ces heures d'angoisse où il semblait que les Dieux se fussent pour jamais détournés de nous.

Oui, la France vaincue, mutilée, déchue des anciennes gloires et découronnée des légendaires splendeurs, celle à qui Théodore de Banville disait :

Je baise tes mains valeureuses,
Maintenant que l'éponge amère
Baigne tes lèvres douloureuses
Et que ton flanc saigne, ô ma mère !

était bien pareille à ce paysage désolé, où le sol sans moissons n'a pas même de fleurs pour les tombes, masse d'ombre mélancolique, désert sans soleil, seuil d'un gouffre où ne descend même plus l'oblique clarté du soleil couchant. Rien que des pierres dont chacune est peut-être une ruine. Comme l'aile puissante des aigles emportant avec soi le souffle qui les soulève, il semble que le vol des obus ait fait le vide dans l'air où nul oiseau ne passe, où le silence se devine dans l'immobilité des choses. Ce paysage-là, chacun de nous le portait dans son cœur sans foi, sous son front sans clarté.

Par une pitié que comprirent tous ceux qui demandent à l'Art mieux qu'une impression, mais quelquefois une pensée, le Maître posa dans le sombre décor, cette figure de jeune fille symbolisant, sans doute, pour lui, comme pour nous, l'âme immortelle qui se réveille dans le chaos mystérieux des choses. Car c'est vraiment d'un sommeil divin qu'elle sort, n'ayant rien entendu des grondements du tonnerre, ignorant les plaines où le sang fume encore comme un détestable encens, les villes effondrées, les mères pleurant sur des cadavres inconnus, tout ce qui fut l'horreur passée : l'honneur d'une grande race foulé aux pieds des barbares, le berceau de Jeanne d'Arc devenu l'auge des pourceaux Saxons, toutes ces profanations, tous ces sacrilèges et l'orgueil du sang latin pour longtemps humilié devant la surprise des âges ! Aucune de ces sombres visions, où l'agonie d'une grande nation se lisait en lettres de sang, n'a passé dans ses beaux yeux s'ouvrant comme des lys où, parmi l'or vivant des étamines, se serait frôlée l'aile d'azur d'un papillon y laissant un peu de sa poussière. Perdues dans la nuit de sa profonde chevelure, ses petites oreilles ne répètent pas, comme les coquillages nacrés auxquels elles ressemblent, le bruit furieux des flots que secouait la tempête. A ces jolies lèvres d'enfant, à peine rosées comme la fleur de l'églantier, n'est pas monté le calice de nos destinées et sa poitrine de vierge n'a pas frémi du battement éperdu de nos cœurs.

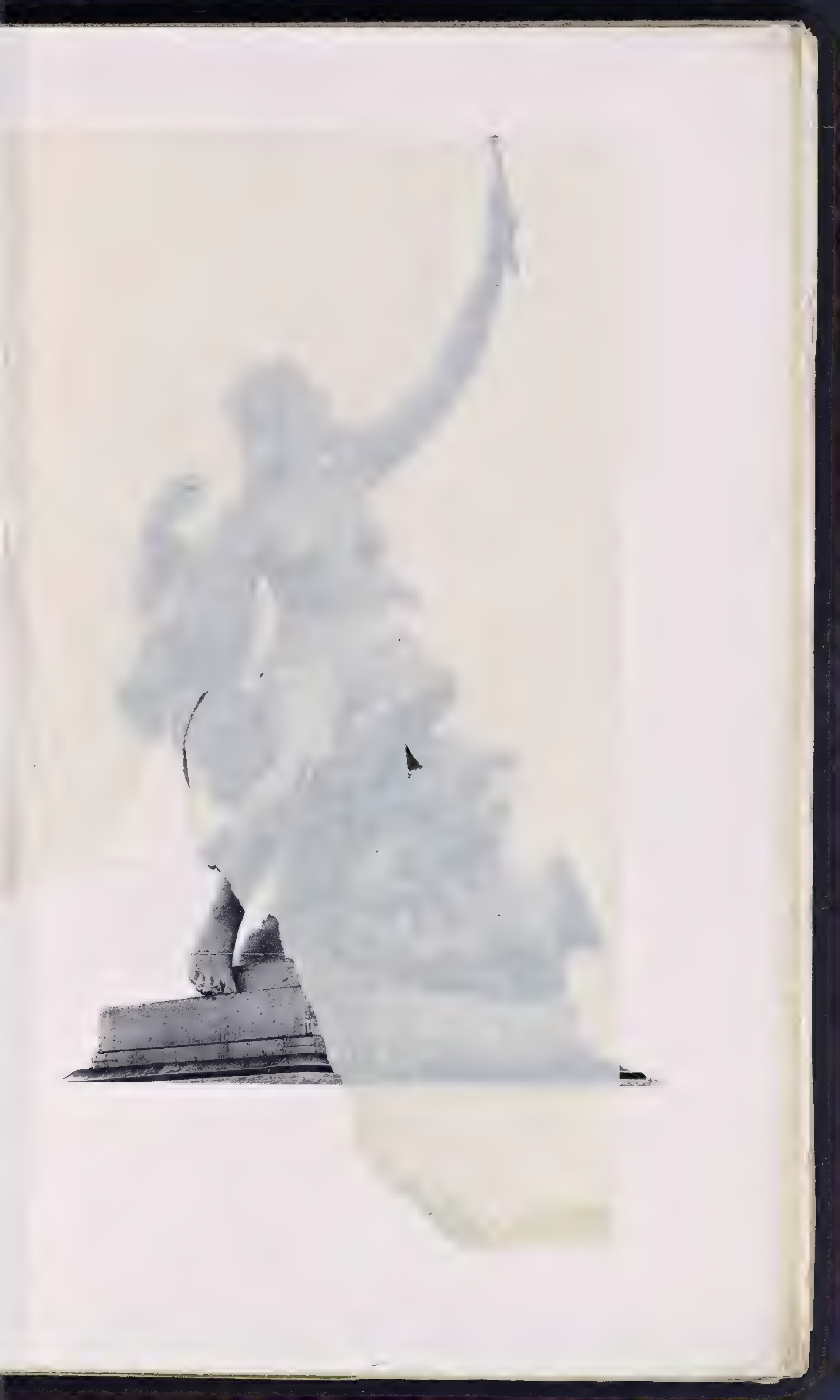
Elle est l'inconsciente et l'immaculée, la pucelle qui sau-

vera peut être la France, quand les voix célestes lui auront montré le chemin de la victoire. Elle est l'esprit survivant à la matière, l'immortalité chassant les ombres inutiles de la mort. A ses pieds seulement, pareils à deux lys qu'auraient renversés l'orage, quelques petites fleurs sauvages ont percé cette neige noire venue de l'enfer, non pas du ciel. Elle a cueilli la plus jolie, sans savoir pourquoi peut être et voici que sa main nous la tend. Telle la colombe apportant le rameau d'olivier dans l'arche. Et c'est comme une aube lointaine qui se recueille derrière les monts désolés, les baignant de sa lumière encore diffuse, léchant leurs crêtes déchirées. C'est comme un souffle de printemps qui traverse ces roches sombres et y apporte sans doute, sur son aile invisible, les germes sacrés du renouveau. Tout était mort et tout renaît: un miracle a ressuscité Lazare.

Et le jeune Dieu qui l'a fait, la magicienne qui a produit cet enchantement, c'est l'Espérance.













COUTAN

UNE FIGURE DE LA GRANDE FONTAINE

Cette image ne porte aucun nom de déesse et, malgré sa nudité, ce n'est pas dans la Fable antique qu'il en faut chercher la légende. Elle est de toute modernité et c'est par le grand souvenir du plus grand œuvre de ce siècle, qu'elle vivra pour l'immortalité. A la postérité elle redira les merveilles dont elle a été l'auguste et silencieux témoin, et le *quorum pars magna fui* du poète latin, lui pourrait servir d'épigraphe.

Autour de sa mémoire, comme les eaux jaillissantes autrefois à ses pieds, s'élèvera éternellement la vision de toutes les gloires qu'elle saluait de son geste immobile et que son appel avait su grouper autour d'elle, palais admirables, aujourd'hui vides et muets comme des tombes, jar dins qui ne sont plus qu'un cimetière de fleurs, et cette mer humaine dont les flux et les reflux venaient mourir au piédestal des statues émergeant comme de grands récifs de marbre, inoubliable spectacle que la Patrie donna à l'univers.

Car c'est la France relevée qu'elle symbolise, tendant au soleil le miroir qui illuminera le monde, la France fraternelle aux peuples et infatigable ouvrier du progrès, C'est comme un souffle de liberté reconquise qui disperse sur ses épaules blanches sa féminine et lourde chevelure. Elle rappelle le vers du poète la montrant :

La tête et les deux seins tendus vers l'avenir!

Dans ses beaux flancs dont la draperie est tombée, mûrit le dernier orgueil de la race latine, la seule en qui soit demeurée jalousement intacte et dominatrice, la notion du Beau. La grande tâche accomplie, elle s'est assise, repliant l'une sous l'autre ses jambes de Vénus et la main qui se tend vers son oreille y recueille, comme dans un coquillage, la musique des hosannats des nations agenouillées.

Et que la nuit la faisait belle, cette statue, symbole de reconnaissance et de résurrection!

Quand, de la haute tour dominant toutes ces choses, squelette de fer dont le crâne semblait une lampe où brûlait encore la pensée, d'obliques rayons d'argent descendaient, s'élargissant, et faisant partir dans l'espace une fusée de lumière, c'était dans la fontaine comme un scintillement de pierreries, comme une pluie d'émeraudes pâles et de diamants. Sur les figures elles-mêmes, qui la décoraient, cette clarté s'étendait en grandes nappes, modelant les contours avec des ombres intenses et toutes semblaient s'animer comme sous quelque fantastique réveil des Dieux morts.

Tout autour l'ombre, une ombre dont les obscurités palpitaient comme au dessus d'un fleuve, avec des étincelles çà et là indiquant le mouvement de la vie. Et, quand le regard s'élevait au dessus de cette houle confuse, le grand ciel qu'on eut dit attendri devant ce terrestre tableau et les étoiles qui semblaient, à leur tour, le reflet, dans un grand lac d'azur de tous les points éclatants allumés par notre génie.

C'est l'art moderne, l'art national, l'art dominateur qu'ont acclamé même les voix jalouses, dont nous retrouverons en toi le symbole, figure mystérieuse qui ne nous vient pas de l'Olympe, divine quand même et devant qui

gisent, inertes, les souvenirs du passé. En cet an mémorable où tu jaillis du cerveau de l'artiste, la terre maternelle fut comme visitée par la pitié des Dieux accordant la plus noble des revanches à son courage, humiliant à tes pieds l'orgueil même des vainqueurs. Nos fils reverront-ils jamais cette apothéose sublime ? Est-ce l'hymne glorieux d'une aurore ou le dernier éblouissement d'un déclin qui passait pour nous, dans l'air et qu'emportaient les souffles du ciel ? L'avenir éclaircira cet inquiétant mystère. Mais, quoiqu'il arrive, le souvenir d'une France, dépassant en éclat, toutes les Frances anciennes, la mémoire d'un Paris laissant bien loin les mémoires d'Athènes et de Rome, persistera toujours dans ton marbre et défiera même sur nos ruines, les lâches injures du temps !





ROGER (François)

LE TEMPS DÉCOUVRE LA VÉRITÉ

Vous rappelez vous une admirable idylle de Puvis de Chavannes ? Peut-être pas. Car le jury du temps interdit à ce chef-d'œuvre l'entrée du Salon de Peinture. Je vous décrirai donc ce poétique tableau.

Dans la campagne verte de jeunes femmes sont assises, écoutant la chanson des oiseaux, dans les branches frémis-

santes au soleil, et la plainte lointaine des sources filtrant dans l'épaisseur sauvagement parfumée des gazons. Elles pensent aux plus douces choses et l'âme des jeux passe dans leurs regards limpides, comme un joyeux éclair tandis qu'une fleur d'espérance épanouit la rose de leurs bouches.

Elles ne voient pas, dans le fossé que borde une muraille d'herbes encore debout, une muraille que les coquelicots mouchètent de gouttes de sang, le vieillard sinistre endormi dans son manteau, le grand faucheur qui guette la moisson et l'abbat à ses pieds, sans plus avoir pitié des fleurs que des gerbes nourricières. Un moment de lassitude est venu au travailleur infatigable. Il laisse un instant respirer la vie avant de reprendre son labeur impie de destruction.

Vous le reconnaissez à la faux couchée près de lui, dans le sillon, luisante comme un croissant de lune que les astres méchants auraient fait tomber du ciel. C'est le Temps, le Temps sans merci et toujours acharné à sa tâche, insensible à l'âge comme aux douleurs et faisant tomber les fils des bras éplorés des mères, mêlant les sexes et les années dans l'éternelle promiscuité des mêmes funérailles. Il n'a pas d'ailes, il est vrai, à son dos osseux où le vent peut venir dire son chapelet, en comptant les grains de l'échine, dans les jours d'orage. Mais, sans doute, sont-

elles repliées sous son large manteau aux plis figés dans la rigidité des gelées matinales.

Et je le reconnais fort bien dans l'image nouvelle qui nous en est donnée.

Après le lourd sommeil qui l'avait étendu, inerte, au pied de son œuvre interrompue, il aura repris certainement le fer qui met les moissons tout à l'heure triomphantes et dorées, au ras des néants.

Et l'arme promenant, autour d'elle, cette vivante ruine, a, tour à tour couché, dans leurs robes à peine défraîchies, les belles jeunes filles sur le lit de fleurs où s'égarait leur fantaisie, pareille à celle des papillons. Sur leurs joues aussi subitement décolorées les roses sont mortes et les lys s'arrondissant, en bouquets de blancheurs, à leurs épaules, ne sont plus qu'une jonchée que foulent aux pieds les passants. Leurs yeux clairs se sont fermés comme un ciel de printemps qui se voile. Mais le soleil ne les réveillera plus et, dans leur azur terni, ne descendra plus l'image sacrée des étoiles.

Toutes ces grâces fleuries de jeunesse, ces belles chairs éblouissantes de santé, ces fronts charmants où, sous la forêt obscure des cheveux, palpitait l'aile de phalène du Rêve, néant aujourd'hui, cendres à peine rafraîchies de quelques larmes, rien que le souvenir qui s'efface et que le nom qui s'oublie !

Le Temps est comme la Mort dont il n'est d'ailleurs que le chemin. Rien ne le désarme, ne l'attendrit, ne l'arrête, ni la promesse de jours longs encore, ni même cette souveraine maîtresse du monde : La Beauté.

Une image cependant demeure debout devant lui, tout à coup dressée dans le sillon qu'il ouvrait, comme un Lazare qui se lève d'une tombe mal fermée. Angéliquement coiffée de longs cheveux s'élargissant aux épaules, comme des ailes, elle étend les mains sur toutes choses et son miroir s'emplit de l'image du paysage dévasté. C'est l'immortelle qui survit à toutes les autres, nue comme Vénus elle-même, mais cuirassée d'une invisible armure contre laquelle s'épuisent les flèches et se brisent les javelots.

Celle qui rend au martyr le courage, qui console le héros de la Mort, qui, plus haut que les mythes et les sciences, que les recherches des prêtres et le caprice même des Dieux, garde le secret de tout ce qui est sans pouvoir jamais cesser d'être : La Vérité.









CARRIER-BELLEUSE

LE MIROIR

Il faut convenir que Narcisse fut un sot.

Sitôt qu'il eût découvert la source où se répétait son image d'éphèbe concupiscent, il se laissa choir parmi les fleurs languissantes comme lui, se penchant sur l'eau sans relâche, si bien qu'il s'éteignit dans l'inutile contemplation de soi-même, ce qui fit sourire de pitié les sages et les amants.

La Femme, si fort éprise et, si justement qu'elle le soit, de sa propre beauté n'aurait pas eu cette constance. L'en-

nui lui serait bien vite venue de cette occupation monotone de se mirer, sans bouger, jusqu'au trépas. Elle aima bien mieux emporter la source avec elle. Elle emporta dans ses mains un peu de l'onde où elle s'était contemplée et le miroir fut inventé.

Ce fut désormais sa plus fidèle compagnie. Elle ne fit plus un pas, dans le monde, sans ce confident dont les les laides, elles-mêmes, implorent une flatterie.

Le miroir est devenu le plus aimé des joyaux. Ayant aujourd'hui, après mille transformations, la durée et l'éclat des pierreries, c'est dans un cadre de bijoux, non plus sous une couronne de fleurs sauvages qu'il apparaît. On le pend à la ceinture ou bien on l'enferme dans l'ivoire, toujours prêt à sortir de son écrin pour les savantes études que comporte la coquetterie. Grâce à lui, un cheveu rebelle est remis à sa place, une imperceptible ride s'efface, plus d'ombre enveloppe la douceur mystérieuse du regard.

Celle qui nous est montrée ici, dans la grâce vigoureuse de sa jeunesse presque encore en fleur, n'en est point encore à ces subtilités des grandes dames jalouses de plaire longtemps.

Bien franchement et avec une fierté insolente elle se contemple et se sourit à elle-même.

Dans l'ovale étroit qu'elle éloigne pour augmenter le champ de sa réflexion, un simple mouvement des doigts

se levant ou s'abaissant lui montre, tour à tour, la grâce de son front enfoui dans l'or vivant de sa chevelure, la douceur de ses yeux qu'une ombre satisfaite estompe, le beau fruit rouge qui lui a muri aux lèvres et qui s'ouvre, comme une grenade mure, sur la blancheur des dents ; puis le joli coquillage nacré que fait sa petite oreille à peine sortant de l'épaisseur touffue des bandeaux ; la ligne harmonieuse de son cou dont l'ivoire est teinté, à la nuque, d'une belle coulée d'ambre clair, l'inflexion exquise de ses épaules et le petit bout de son doigt seulement émergeant des épaisseurs du chignon où il s'est enfoncé.

Un imperceptible mouvement encore et la gorge se révèle, gorge de vierge impatiente et dont la pointe jumelle et purpurine semble tendue vers le baiser de l'amant qui va venir ; double vague qu'un souffle mystérieux soulève, double colline où se creuse un nid pour les tièdes et furtives caresses. Longtemps elle demeurera devant cette image de marbre animé, la plus noble qui concoure aux splendeurs de la féminime jeunesse et la plus tôt flétrie par la main sacrilège du temps.

Le miroir se penche encore d'avantage, insensiblement, comme obéissant à une action mystérieuse. Le beau lac poli du ventre que fleurit un unique nénuphar se développe, imperceptiblement ridé par d'invisibles zéphirs, blancheur laiteuse que rose çà et là comme un reflet d'aurore lointaine.

Arrêtez vous, là curieuse! La bêtise de mon siècle m'empêcherait de vous suivre plus loin, au moins pour conter au lecteur vos découvertes et les miennes. Soyez pareille aux pudiques paysages dont les bois mystérieux se voilent de buées matinales. Au fait, un autre miroir est peut-être derrière vous, que nous ne pouvons voir, et qui renvoie, à celui que vous tenez à la main, l'illusion du reste de vos charmes, la courbe exquise de vos reins satinés qu'un duvet d'or veloute à peine, l'arrondissement voluptueux de vos hanches, et plus bas. Ah ! mon Dieu, que mon siècle est décidément bête! Regardez sans moi, mignonne, et regardez longtemps. Oncques ne verrez vous rien de plus charmant au monde, si longtemps que vous viviez.





EUGÈNE THIRION

LE POÈTE ET LA SOURCE

Hic geledi fontes, Hic mollia prota, Lycori.

Comme soupire Gallus dans l'immortelle églogue de Virgile. Dans la sérénité d'un arcadique paysage, devant un décor de roches bleues se découpant sur les clartés laiteuses du ciel, au pied d'arbres verdoyants, ombre tissée, par les rayons qui la traversent, d'imperceptibles fils d'or, reposant sur la fraîcheur des mousses fleuries, elle est assise, virginale image de la fécondité, impeccablement nue

comme il sied à une immortelle. Lasse de chanter seule son hymne délicieusement monotone et d'égréner sur la pierre des notes d'argent, elle a souffert que le poète vint s'asseoir à ses pieds et lui soupirat quelque belle plainte d'amour. Que pourrait-il dire autre chose, en effet, à celle qui est la Beauté et qui l'écoute, pensive, dans le ruissellement de sa chevelure d'or ? Il n'est vers immortels que ceux qui ont chanté l'immortelle tendresse !

C'est qu'Elle est radieuse vraiment dans l'éclat immaculé de sa jeunesse, adolescente encore avec des promesses déjà réalisées. Seins présomptueux dont aucune lèvre n'a amorti le triomphe, hanches délicieusement alourdies, fruit mûrissant dans le pollen encore poudreux de la fleur. C'est pour lui obéir, sans doute, que le Poète tend la main vers la coupe que lui sert un jeune échanson et remplie au plus clair de l'eau où le ciel se mire. Ce n'est pas de cette onde, si limpide qu'elle soit, que sa bouche a soif, mais de baisers implorés timidement. Ce que ses yeux avides contemplent ce n'est pas l'inutile laurier qu'elle tient d'une main indifférente, mais la splendeur douce de ce corps exquis, pétri dans la vigueur et dans la grâce.

Cependant le ruisseau qui descend et serpente emporte vers les horizons le désir et la chanson du Poète, confondus dans le même murmure mourant à l'infini. Dans sa course il reflète l'insensibilité des choses à nos peines l'azur indifférent et le feuillage superbe. Une seule image

demeure immuable dans cette fuite du paysage, mais sans paraître s'attendrir davantage, la Beauté de la Femme devant la prière de l'Amour.

Et comme le Poète sait bien que toutes ces splendeurs ne sont que le vêtement de son rêve éternel, la Femme dans sa nudité glorieuse! S'il dit la fraîcheur des bois et l'orgueil des étoiles et l'immense mélancolie de la mer, ce n'est que pour appeler la Femme et lui montrer ces merveilles agenouillées sur son chemin. De toute ces beautés elle est l'âme vivante, et le cœur du monde s'arrêterait si le souffle léger dont elle le berce s'éteignait dans sa poitrine. Ce que la source, elle-même, chantait au Poète avant que celui-ci lui répondit, n'était-ce pas la divine chanson de Psyché, celle qui devrait être dans toutes les mémoires :

Tout l'univers obéit à l'Amour.
Jeunes amants, soumettez lui votre âme.
Les autres Dieux à ce Dieu font la cour,
Et leurs plaisirs sont moins doux que sa flamme.
— Des jeunes cœurs c'est le suprême bien.
Aimez! Aimez! tout le reste n'est rien!

Non, sans l'Amour tant d'objets ravissants,
Bosquets fleuris et jardins et fontaines,
N'auraient plus rien qui ravissent nos sens
Et leurs attraits sont moins doux que ses peines.

— Des jeunes cœurs, c'est le suprême bien.
Aimez! Aimez! tout le reste n'est rien!

Et l'Echo, dans les sonorités lointaines du feuillage frémissant au premier souffle du soir a répété :

Aimez ! Aimez ! tout le reste n'est rien !













MÉGRET

LA NAISSANCE DU JOUR

La tête comme penchée sous le poids de sa lourde chevelure dont le flot lui vient baiser les reins, dans un étirement voluptueux où s'arrachent, comme les mailles d'un mince réseau, les fils d'or dont le rêve l'avait enveloppée, cette trame aérienne où le sommeil nous fait si délicieusement prisonniers, sans écouter l'Amour que le jour a surpris devant que son flambeau fut éteint et qui ne s'est pas

saoûlée d'assez longues caresses, elle tend l'oreille au bruit lointain de l'Écho qui passe, dans la fanfare aurorale, semblant sonner aux trompettes de cuivre dont le large pavillon monte aux horizons. Ce qu'elle entend, c'est le murmure innombrable des choses ressucitant à la lumière et la plainte de l'Amour s'y mêle et nous l'allons redire avec lui.

Une vague d'or, au levant,
Par un souffle d'aube poussée,
Monte, en cent ruisseaux dispersée,
Et s'éparpille dans le vent.

Le gazon mouillé des prairies
Où la rosée a mis ses pleurs,
L'eau qui fuit et toutes les fleurs
Se revêtent de pierreries.

Le Soleil est un joaillier
A tous indulgent et superbe,
Et qui, sur le moindre brin d'herbe
Égrène un magique collier.

Quand sur l'oreiller de batiste
Il ouvre vos grands yeux d'enfant,
Il y fait briller triomphant
L'Éclat d'une double améthyste.

Ah ! sous votre regard vainqueur,
A vos pieds qu'un frisson colore,
Je voudrais, pareil à l'aurore,
Verser la pourpre de mon cœur !

Sous l'aube blanche du matin
Toute la terre se réveille.
Un frisson passe de la feuille
Du chêne à la feuille du thym.

Tandis que pâlit la grande ourse,
Descend un long frémissement
De l'œil profond du firmament
A l'œil entr'ouvert de la source.

Ainsi, partout, autour de moi,
Comme un torrent tombé des cimes,
Roulant des faîtes aux abîmes
S'étend l'univers émoi.

Il n'est que mon cœur solitaire,
Loin de tes yeux, aux morts pareils,
En qui ne vibre aucun réveil
Quand tout se réveille sur terre.







ADAMSON

LA VAGUE

Non pas comme celle de Baudry roulée sur la grève sonore et qui semble sortir d'une écume de nacre s'ouvrant dans un ruissellement de perles, mais une Vague jaillissante, éperdue, menaçant le ciel de sa révolte furieuse. Du déferlement à peine commencé de l'onde elle s'élance, prisonnière cependant du flot massif où ses pieds blancs sont noyés. Car cette humide draperie qu'on dirait tombée de ses épaules est comme un lambeau de la

robe de Déjanire dont elle ne saurait s'arracher. Ainsi nos pas sont rivés à la terre, quand nos rêves montent si près des étoiles.

Et cependant un immense désir d'espace et d'infini est en elle; ses bras jetés en avant sont comme des ailes qu'elle voudrait ouvrir, et le frisson de ses cheveux dénoués sur ses épaules leur donne la fraîcheur d'un vol aérien faisant plus vif l'air qui les caresse. C'est que, comme toutes les choses, la Vague a une âme obscure et souffrante, une âme dont les colères nous sont mortelles et dont les tendresses nous sont un indicible bercement.

Tels les enfants, dans l'image confuse des nuages à l'horizon, cherchant des chevauchées de cavaliers s'escaladant dans l'azur, comme en une monstrueuse bataille, de grandes figures grimaçantes et souriantes, ceux qui regardent longtemps la mer trouvent au flot des visages et des formes, une vie multiple et troublante. Dans cette fantastique vision, que de fois, à l'heure de la mer montante j'ai cru reconnaître, dans les lames qui s'échevelaient avant de se coucher l'une sur l'autre, les visages aimés de mes anciennes amours pleines de reproches et pleines de pardons, les fantômes des oubliées qui me venaient demander, dans cette musique douloureuse de la grève meurtrie, l'aumône dernière d'un souvenir ! Et c'était comme de grands bras blancs et ouverts que tendaient vers moi une caresse désespérée. Ces sœurs inconsolables de Prométhée redeve-

naient un instant mes sœurs et, dans mon cœur, l'écho de leur gémissement m'était comme une sourde plainte. O néant de nos tendresses ! Je les avais trouvées belles entre toutes les femmes tour à tour !

Et quand le reflux les emportait, comme à regret, semblant s'accrocher aux crêtes dont l'argent déchiqueté déchirait peut-être leurs chères mains, je croyais entendre des adieux autour de moi, des adieux de plus en plus lointains.

Certes cette illusion me fut fréquente. J'en eus encore une autre souvent de la vague ainsi palpitante sous la sérénité impitoyable du ciel. En elle je voyais notre âme sans cesse agitée et toujours en mal du recueillement qui ferait descendre, en elle, toutes les splendeurs de là-haut. Tandis que, dans le lac tranquille, en même temps qu'au firmament, les constellations s'allument, pareilles à elles mêmes et doucement lumineuses comme les flambeaux d'un temple, dans la mer toujours agitée, le reflet brisé des étoiles n'est qu'un vague scintillement d'épées qui se heurtent dans un éternel combat. Ainsi s'en va-t-il de nos propres pensées.

J'ai rêvé aussi quelquefois, au bord de l'Océan nocturne que de grands souffles faisaient gémir, que les vagues étaient les sœurs des astres également enchaînés dans l'azur sombre et, comme elles, peut-être, maudissant leur

éternelle captivité. Et tandis que celles-ci se tendaient vers des baisers invisibles, cambrant leurs belles croupes comme pour embrasser l'espace, les étoiles aussi se penchaient vers de mystérieuses rencontres dans l'infini. Et ces regards énamourés se croisaient dans l'espace. C'était, dans l'athmosphère tiède et salée, comme une haleine chargée de tendresse qui flottait et venait remplir ma propre poitrine. Et je songais que c'était de ce berceau qu'était sortie Vénus, la maîtresse des destinées : Vénus qui, demeurée fidèle à la mer, chaque nuit, s'étend encore dans ce beau lit d'azur sombre, de grandes algues mêlées parmi sa noble chevelure et des pleurs ruisselantes sur son beau corps de Déesse. Car, depuis que l'humanité souffre par elle, c'est bien de nos larmes qu'a dû se remplir la mer.











FERRY (Jules)

DIANE AU BAIN

C'est encore l'immortelle chasseresse que nous avons rencontrée, un carquois sonnant sur les épaules, dans la profondeur rouillée par l'automne des antiques forêts, terreur des cerfs timides et des oiseaux matinaux aux ailes lourdes de rosée, celle qui marche pieds nus, dans les hautes herbes un arc à la main. Bien vite vous la reconnaissez au héron sanglant

qu'elle a accroché au roc, comme un trophée, avant de descendre, parmi les iris en fleurs jusque vers la source qui pleure sur le sable d'or.

Mais à cet attribut seulement vous la reconnaissez. Est-ce bien vraiment une Déesse qui, le long de la pierre luisante, étirant ses beaux bras et cambrant son torse poli, caresse le granit de sa chevelure dénouée et roule entre ses doigts fuselés, les perles d'un collier ? A quelle mortelle alors a-t-elle dérobé, non pas l'amour curieux d'Actéon, mais le long voile dont ses jambes sont enveloppées ? Car les Déesses cheminaient nues, sur les terrestres chemins admiration vivante des Bergers pensifs et des Poètes.

Païen que je suis et ne croyant qu'à la mythologie, je n'en fais pas moins souvent quelque procès à la Fable qui me sert d'Évangile. Ce n'est pas de la chasse, mais de la pêche que j'aurais fait Diane déesse. Plus volontiers, je me l'imagine le long des eaux tranquilles, poursuivant le sillon d'argent de quelque monstre comestible, qu'acharnée au trépas des habitants sonores de l'air. Il y a mille raisons, pour moi, à cette vision particulière. D'abord mon grand désir de rencontrer Diane dans mes matinales promenades au bord de mon fleuve familier. Quand l'aurore y égrène ses premiers rubis, parmi le grand frisson des eaux réveillées, de la profondeur verte des joncs palpitants sous les buées, j'ai crû souvent voir sortir son image toute blanche avec une rougeur aux lèvres et aux deux seins seulement.

Au fond des belles imaginations grecques il faut toujours chercher la. Femme. Pour être la plus sage des personnes de l'Olympe, Diane n'en n'était pas, sans doute, moins sensible aux hommages et moins jalouse de sa beauté. C'est, avant tout aux cœurs qu'elle faisait la guerre et l'embûche a toujours été la meilleure arme de la Femme contre nous. Dans le courant qui nous entraîne à ses pieds par une pente fatale, comme le flot suivant son inexorable chemin après les autres flots, nous sommes surtout comparables à la proie que l'hameçon guette et saisit au passage. C'est de notre propre désir que nous sommes les victimes et c'est la convoitise qui nous pousse jusque sous la dent qui nous déchire. Nous ne sommes ni l'oiseau qui vole, ni le cerf qui fuit, mais l'obéissant butin que fait prisonnier un sourire.

Bien que Diane et Phébé ne doivent être confondues, au moins sont elles proches parentes dans le livre immortel des croyances surannées. Or, tandis que les rayons d'argent de la lune se brisent, comme d'inutiles javelots, à l'armure d'or sonore des frondaisons automates, toute entière elle descend dans l'eau qui coule et y mire sa pâleur divine qu'auréole un vague et voluptueux frémissement. Tandis que sa clarté, tamisée par les feuillages, n'est plus qu'une poussière sur les gazons bordés de lucioles, c'est en nappe large et vibrante, comme une coulée de métal, qu'elle les répand sur la rivière recueillie.

C'est donc au bord du flot bien plus que dans les taillis où s'ensanglanterait sa gorge nue, que j'ai cru souvent rencontrer Diane, que j'ai vu passer dans l'air ses flèches étincelantes. Elle n'est pas fille de la mer comme Vénus, qui porte en soi l'âme désespérée des tempêtes et l'océan toujours houleux des passions ; mais son berceau fut quelque source paisible susurrant parmi les hautes tiges que l'aile d'émeraude du martin-pêcheur effleure. Je ne suis donc pas étonné, la retrouvant ici près de cette eau qui murmure dans son bassin de mousse ; ce qu'elle écoute, dans sa rêverie, c'est la chanson qui fêta sa naissance, la printanière chanson qui passait dans l'haleine des lilas, célébrant la blancheur immaculée des vierges. Et derrière la roche dont elle savoure la fraîcheur, j'entrevois le chœur désespéré des amants qui ne boiront jamais le vin du baiser à ses lèvres qui ne savent que sourire. Cette plainte ne leur est pas moins douce que l'hymne du flot. Notre torture demeurera la joie éternelle de la Femme, et ce sont des larmes qui brillent dans les plis capricieux de ce collier.



DIEUDONNÉ (Emmanuel de)

CONSACRÉE AVÉNUS



UR des pensers nouveaux
faisons des vers antiques.

a dit André Chénier qui cependant a plutôt fait, sur des pensers antiques, des vers nouveaux.

Il semble que l'artiste se soit inspiré de cet adage pour enfermer une impression toute moderne dans un souvenir du monde païen. Comment expliquer autrement la mélancolie de ce beau visage ? Pour les belles filles de la Grèce, le culte de Vénus était, avant tout, glorieux. Aspasie et

Phryné passaient la tête haute, dans le triomphe de leur beauté, et les jeunes hommes baisaient la trace de leurs pas sur leurs chemins. Elles étaient la splendeur vivante des formes chez un peuple épris, avant tout, de plastique et pour qui la Femme était vraiment l'image des Dieux.

Une conception mystique des choses, triste héritage des morosités bibliques, est venue, comme un nuage sur le soleil, noyer ce rayon de clarté et faire de l'amour moderne une religion pleine d'embûches et de terreurs. Des pudeurs inconnues sont venues à la Femme et un désir imbécile d'être l'égale de l'homme, quand elle en était l'unique maîtresse autrefois. C'est bien le cas de répéter avec Baudelaire :

> Maudit soit à jamais le rêveur inutile
> Qui voulut, le premier, dans sa stupidité,
> S'éprenant d'un problème insoluble et stérile,
> Aux choses de l'Amour mirer l'honnêteté !

Sous les hontes que les anathèmes et les préjugés ont amassés sur sa tête, durant des siècles, la courtisanne méprisée n'a pas disparu du monde qui ne saurait se passer d'elle, mais elle y est devenue perverse parce qu'elle y a été persécutée. Plus âpre au gain, parce qu'elle était plus privée de pitié et de respect, elle est devenue l'être vengeur des sociétés, celle qui ruine les familles et fait pleurer les mères sur leurs fils déshonorés. De celle qui avait

été le charme de la vie antique, la grâce promenant, sous les portiques ensoleillés, l'orgueil parfumé des belles chevelures et la gloire des seins de marbre où se sont usés les baisers, nous avons fait l'ennemie sournoise, la mauvaise conseillère, l'âme sordide ou plus rien ne brille. La morale a-t-elle gagné quelque chose à cet abaissement ? Les désirs fous de l'adolescence s'en sont-ils rués moins imprudemment vers les vénales et faciles tendresses ? Les races sont descendues dans la crapule avec celles qu'elles n'ont pas daigner élever vers la lumière. L'homme contemporain est cruellement puni de son mépris pour la Beauté.

Car la Beauté plane plus haut que toutes les philosophies et que toutes les mystagogies. Nous devons nous incliner devant elle, sans nous croire le droit de la juger. On parle d'amour vendu et profané ! Est-ce que l'amour se peut vendre ? L'illusion de l'Amour tout au plus et qui dira tous ceux qu'elle a consolés. Pourquoi défendre la pitié aux fausses tendresses ? Les courtisannes ne vendent même pas leur corps ; car il n'est pas de trésor au monde qui puisse payer la contemplation de formes vraiment belles et conformes à l'Idéal sacré du Beau. Tous ces vains mots sont absolument vides d'idées.

Ils n'en ont pas moins jeté une mélancolie inguérissable dans les choses de l'Amour.

Pourquoi cette belle créature, a demi nue dans l'orgueil de sa jeunesse, rêve-t-elle, des fleurs dans la main, au lieu

d'en respirer joyeusement le parfum et de boire, à la coupe des roses, les dernières gouttes de rosée ? Pourquoi ses yeux demeurent-ils fixés vers quelque horizon sombre et pourquoi le sourire ne tend-il pas, comme un chasseur, l'arc pourpré de ses lèvres ? Pourquoi l'antique Evohé ne chante-t-il pas dans sa poitrine ? Parce qu'un monde de visions sombres a séparé ce temps des siècles lumineux où Vénus était adorée, Vénus qui choisissait elle-même, ses élues, dans le groupe glorieux des vierges impatientes de ne plus l'être et de connaître les mystères sacrés. « C'était l'âge d'or, a dit Théocrite, où quiconque aimait était aimé en retour ». C'était l'âge d'or aussi où la femme, consciente de son pouvoir et de sa beauté, s'élevait plus haut que le mépris des aveugles et des sots.













SAINT-MARCEAUX (René de)

DANSEUSE ARABE

La danse dite « du ventre » n'a plus aujourd'hui de secrets pour Paris. Sur tous les tréteaux qu'enveloppait une tapisserie brodée de croissants, aux sons d'une musique dont la viole mariait ses langueurs aux révoltes d'une clarinette tragique, gardées par de faux ennuques, des almées où l'authenticité surpassait la beauté, je l'espère, ont tordu, devant un public plus curieux que vraiment charmé, leurs flancs dont les bruns contours étaient estompés de gaze grossière : celles-ci maintenant en équilibre sur leurs têtes des flambeaux ne donnant — que de bien loin, — l'illusion d'étoiles ; celles-ci secouant, en cadence, des cro-

tales entre leurs doigts ; d'autres se penchant sur un bâton comme des vieilles, pour donner plus d'assise au trémoussement postérieur de leur personne.

Le curieux est que toutes ces démonstrations lascives, au moins par l'intention, étaient bercées de poésies mélancoliques et de mélopées amoureuses. Car la chanson Arabe, compagne ordinaire de la danse, en est encore aux Moullagas et c'est toujours l'éternelle histoire d'Abdenhaman Ben Hassan, ayant osé contempler et chanter les charmes de la fille du calife Moavia à qui le poète avait dit : « Si j'avais trouvé une femme plus belle que ta fille, c'est elle seule que j'aurais chanté ! »

On ne saurait concevoir un désaccord plus grand entre deux manifestations parallèles de la pensée, ici charnelle à l'excès, là platonique au delà de la raison. C'est ainsi que, dans les races déchues, les hymnes des poètes sont chantées par des lèvres qui n'en ont jamais connu le sens.

Que plus charmantes étaient ces danseuses de Java, aux hiératiques poses, semblant échappées de quelque vase antique et si bien faites pour inspirer des vers! Celles à qui on pouvait dire :

Au pays des serpents et des plantes subtiles
Dont les venins exquis endorment les raisons,
Les femmes font passer sur l'or des horizons,
Des ondulations troublantes des reptiles.

Le saphyr enchassé dans les métaux ductiles
Etincelle au travers de leurs brunes toisons,
— Aux terres où fleurit la Flore des poisons,
Et que l'enlacement des Océans fait îles.

Les Femmes ont, au fond de leurs grands yeux baissés,
Le Charme qui faisait les antiques Circés,
Vierges au doux regard avec un cœur farouche :

Et, sous l'enivrement de leurs fronts descendus,
Fait jaillir, de nos cœurs, le désir éperdu
De boire les langueurs de la mort sur leur bouche.

C'est de cet idéal plus lointain,plus vraiment exotique que s'est surtout inspiré le statuaire dans l'image qui nous inspire cette mélancolique méditation. Elle est bien plus de l'extrême Orient que des terres Africaines, cette femme aux poses vraiment voluptueuses, aux grâces décentes dans l'abandon même, dont les deux pieds se croisent comme deux lys jumeaux dont la double tige aurait été renversée, dont les bras tendus en avant semblent vouloir cueillir des fleurs dans d'aériennes et invisibles branches, voire des astres au verger d'or des étoiles, lèvres tendues en avant pour le baiser de quelque amant mystérieux.

Car c'est vraiment pour le bien-aimé qui viendra tout à l'heure, non pas pour les plaisirs cruels du maître, que ce corps exquis s'étire et développe sa splendeur vivante. Et derrière, agitée par le souffle tiède et parfumé de cette

danse, une longue tapisserie frissonne. Tel un croissant de lune se dégage des nuées blanches, où semble voguer sur elle, dans l'océan sombre du firmament nocturne. Car toujours l'image de la Femme est faite pour les célestes comparaisons. Tout ne serait-il pas ténèbres sans elle ?

Et que nous ferait l'infini tout semé de larmes d'or, depuis que l'homme a été chassé des lointains Paradis, si cette vision de la Beauté, toujours éparse dans les étendues, ne les faisait pour nous, vivantes et fraternelles ?





PEREDA (Raimon de)

PRIGIONIERA

C'est sans doute au bord des eaux que le chasseur éternel t'a surprise, ô toi qui ne connaîtras plus la liberté. Car c'est d'un roseau, long cil frémissant autour de l'œil d'or d'un nénuphar, qu'il a lié tes belles jambes de marbre animé. Et c'est quelque plante marine et sauvage encore dont il t'a, tout le long du corps enlacée, et qui, sur tes chairs blanches, met comme un humide ruban tout étincelant encore. C'est sans doute sous la forme d'une libellule — car les Dieux se métamorphosent à leur fantaisie, — d'une grande libellule aux ailes vitrées et sonores, qu'il t'est apparu, feignant de ne s'obstiner qu'au cœur velouté des iris. Et peut-être, est-ce toi, imprudente, qui l'as pour-

suivie, la première, et qui as voulu faire son vol capricieux prisonnier. Tu n'aurais rien, en ce cas, que tu ne mérites. Car il est impie de faire captif l'insecte lumineux, image sacrée de la liberté et de la fantaisie dans l'espace.

Il est ton maître maintenant et, déjà, durant que tu te tords sous quelque invisible étreinte, il assouplit tes bras aux caresses et les façonne aux étreintes furieuses où l'âme elle-même se sent étouffée sous les morsures divines de la chair. Et se penchant, au-dessus de son front, appuyé qu'il est sur le tiède oreiller de ta noble chevelure, de son souffle, il effleure tes yeux pour en allumer les prunelles aux extases infinies, et il ouvre ta bouche où il attise le feu des baisers à venir, l'étincelle qui deviendra l'incendie de tout ton être. Cependant. comme l'oiseau de proie, qui, planant dans les airs, charme et immobilise les victimes sur lesquelles s'abattra son vol affamé, de l'imperceptible battement de ses ailes il t'enveloppe, te stupéfie. te fait l'inerte chose où le plaisir réveillera seul ton cœur. Et toi-même alors, sentant tes chairs emportées par ce rythme mystérieux dont la musique est au ciel, tu seras haletante et demeureras pâmée.

Que d'autres te plaignent ! La servitude est chère à qui en sait savourer la douceur. Quand celui que tu attends, viendra dénouer ces chaînes d'herbe mouillée pour qu'une seule place de ton être ne soit pas cachée à ses baisers, tu ne chercheras pas à fuir comme le cerf prisonnier qu'on

délie. Mais, le suivant sans qu'il ait besoin de t'attacher de nouveau, avec lui tu reviendras t'asseoir au bord de l'eau qui chante, où l'Amour t'avait suprise. Et le doux paysage où tu avais promené tes rêves vides de vierge, revêtira, pour toi, des splendeurs que tu n'avais jamais soupçonnées. Tu trouveras plus douce la chanson du ruisseau et ton image t'y apparaîtra plus belle, une autre image la frôlant et une chevelure noire faisant comme une ombre à ta blonde chevelure. Un enchantement nouveau sera né pour toi, de toutes les choses, et tu ne pourras plus regarder le ciel sans pleurer, comme si quelque étoile ne tombait dans ta paupière.

Le printemps que tu y avais amené avec ta jeunesse, tu le feras éternel avec ton amour. Vainement les feuillages jauniront pour emplir l'air d'une fausse richesse et les oiseaux quitteront les bocages, et les neiges viendront ensuite qui feront un immense mausolée au-dessus des douceurs évanouies. C'est dans ton cœur d'amante qu'elles se seront réfugiées. Là toujours le même soleil, le même azur, le même murmure caressant. Puis les charmes infinis de l'hiver, qui est la saisn de l'amour comme toutes les autres ; les silences délicieux auprès de l'âtre et la tiédeur des lits où l'on se cherche d'avantage, cette obscurité tôt venue, on se complait le fervent amoureux, le recueillement qu'aucune joie du dehors ne vient troubler.

Ce sont choses qu'il te fallait dire pour te consoler de te

sentir prisonnière, ô toi qui ne peux plus, comme Dian, chasseresse, courir par les bois sonores, ni détacher, l'un de l'autre, tes deux poignets que tu roules en vain, dans tes cheveux. Ne maudis pas ton bourreau. Car, par lui seulement auras-tu connu tout ce qui vaut dans la vie Ne crains plus qu'une chose au monde. C'est que, reprenant trop tôt ses ailes transparentes de libellule, il ne te quitte sans avoir, plutôt semblable à une abeille, enfoncé bien avant et pour jamais, son aiguillon dans ton cœur.

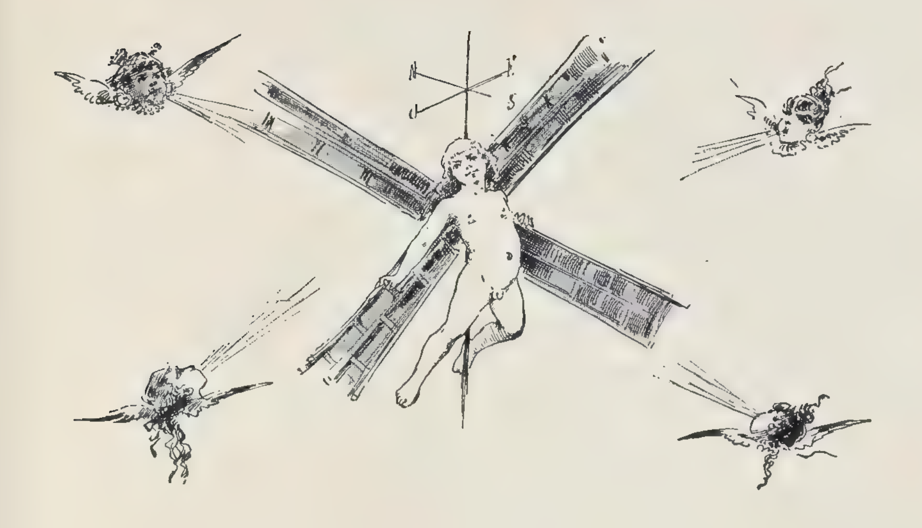












GERVEX (Henri)

ROLLA

Vous ne la plaignez pas, vous, femmes de ce monde?
Vous qui vivez en paix, dans une horreur profonde
De tout ce qui n'est pas riche et gai comme vous.....

Ainsi dit Musset, en nous parlant de Marion étendue dans les draps fastueux du lit vénal auprès duquel Rolla médite, le front caressé par les souffles du matin et par le vol réveillé des premières hirondelles. Et les générations les ont

répétées après lui, ces vers d'une indignation sincère sans doute, mais, soit dit entre nous et sans manquer de respect au grand poète, banale affreusement. La destinée est-elle donc si belle aujourd'hui aux filles honnêtes, en un temps où plus rien ne les console, Dieu étant mort sur une croix sans calvaire, cette fois, — non plus sous la main sanglante des bourreaux, mais sous le scalpel obscur des philosophes,— du poids des virginités inutiles et des sacrifices sans récompense, martyres d'une loi sans sanction, d'un préjugé sans idéal? Dans ce même poème où il dit à l'athéïsme contemporain, son fait. Musset oublie que les plus à plaindre peut être, de l'incrédulité commune, ce sont les enfants de bonne race élevées dans des traditions de vertu, ces pauvres demoiselles qui vieillisent, sans maris parce qu'elles n'ont pas d'argent, et sans amants parce qu'elles sont éprises d'honneur, celles qui, après avoir eu la beauté et la grâce, fruits que nul n'a dédaigné cueillir, deviennent les petites vieilles ridicules que Baudelaire nous montre, écoutant les musiques militaires dans les jardins.

Certes, ô Marion, il est triste d'avoir été vendue et de n'avoir pu donner à l'amant de ton choix la fleur de tes premières tendresses. Mais, pour t'avoir appris que l'amour se vend, ô courtisanne, on ne t'empêchera pas d'aimer. Sans que ton cœur en soit vraiment souillé, ton corps aura traversé bien des fanges et le Lazare qui dort en toi, comme dans un tombeau, se réveillera. Une Madeleine habite dans ton âme qui pleurera un jour aux pieds d'un

homme sinon d'un Dieu, et tu connaîtras les délices immortelles de souffrir pour des caresses et de mourir pour des baisers.

Pourquoi la plaindraient-elles tant que cela, les femmes de ce monde qui subissent une loi bien autrement dure que celle à qui la destinée fût soumise, fille folle de ton corps, que ton corps paie en joies de toutes ses hontes ? Combien auraient payé cher la douceur fiévreuse des étreintes de cet homme jeune et beau qui, durant une nuit toute entière, a dit adieu à la vie entre tes bras ? Je cherche en vain quelque chose de douloureux dans l'expression si calme de ton sommeil d'enfant inconsciente et de femme lassée. Ta belle chevelure, épanchée, auréole d'ombre ton front dont les puretés ne semblent pas déchues. Tes yeux se sont fermés sur la voluptueuse vision que tes sens ont seulement pressentie ; un baiser interrompu a laissé tes lèvres entr'ouvertes. Dans les tiédeurs d'un amour estival, tu savoures, toute nue, un bien être mystérieux, la caresse des choses qui quelquefois est plus douce que celle des hommes, cette béatitude dont nous sommes pénétrés sansen connaître la source. Tu as la beauté triomphante et la jeunesse épanouie et la grâce qui les vaut toutes ces deux!

En vérité pourquoi te plaindrions-nous, Marion ? Pourquoi te plainderaient-elles?

Sans envier le calme menteur de leur vie, sans mendier leur inutile pitié, repose, ô toi que le plaisir tuera sans

doute, mais qui, du moins auras connu le plaisir. Apprends, de cette mort qui t'épouvantera tout à l'heure, mais que tu auras oubliée demain, l'insensibilité qui est le secret des âmes vraiment sereines et sans mélancolie. Tu ne dois r ien à un monde qui n'a rien fait pour toi que te laisser croître comme une fleur sauvage et qu'il feint de tenir en mépris. Chair à baisers, vis de baisers, et songe que ceux qu'un amour fervent fera monter, un jour, de ton cœur à ta bouche, en laveront toutes les souillures, la purifieront comme un feu du ciel. Va, dors en paix, Marion, durant que cet imbécile se tue à tes côtés. Tu es resté la maîtresse du monde, ô courtisane par qui les plus hautains d'entre nous ont quelquefois souffert.





HENNER

FABIOLA

Vous le reconnaissez l'immortel paysage que le Maître a créé, pour qu'un nouveau Paradis y tentât le retour des Déesses immortelles. Ce coin de ciel d'un bleu de topaze plus vibrant toutefois que celui des pierreries; cette colline, d'un vert profond, montante comme une vague, sur cet horizon de clarté; la fraîcheur de ces gazons où les fleurs mettent des perles de neige et de sang; l'eau claire de cette source qui pleure l'image envolée de Narcisse; et, comme un rideau gardant le mystère de ce lieu exquis, les grands

feuillages opaques et rouillés qu'à touchés déjà le pied d'or de l'Automne. Tout cela est déjà une merveille, et tout cela n'est qu'un cadre cependant.

Vous avez distingué, du premier coup d'œil, le temple élevé par le génie. Le temple, non, mais le sanctuaire. Vous en avez deviné l'hôtesse divine, la Femme pour qui toutes ces splendeurs sont entassées, la Femme en qui gît toute beauté, pour qui sont faites toutes les beautés du monde.

Bien qu'elle ne montre pas son visage, vous la reconnaissez aussi. Elle était dans le troupeau sacré des nymphes que nous avons suivies, à travers les souriants bocages, et la plus belle sans doute. *Incessu patuit dea.* Ce n'est pas à sa marche que nous la saluons. Nonchalante, elle s'est étendue dans les mousses, la tête ramassée sur le bras tendu, la chevelure dénouée et mettant une coulée d'or sur les gazons, les jambes légèrement repliées dans une pose propice aux longs repos. Mais tous est harmonie mystérieuse, logique obscure mais certaine dans le corps de la Femme et ce qui s'y devine est aussi certain que ce qui s'y voit.

C'est donc vainement, Fabiola, que, par une pudeur dont je ne me veux pas enorgueillir, vous plongez dans votre coude les traits charmants de votre visage, à moins que ce soit quelque bouderie amoureuse qui vous ait induite en ce faux sommeil ; car les femmes ont quelquefois ce caprice, quand elles sont fâchées, de nous faire croire qu'elles

dorment pour nous inquiéter plus longtemps de leur silence. Ces petits manèges étaient aussi bien connus des belles filles grecques que des nôtres. Nous n'avons pas inventé ces exquises coquetteries, et Galathée fuyait déjà vers les saules, uniquement pour être vue avant d'avoir noyé sa face dans leurs longues larmes d'argent.

Pudeur ou bouderie, je ne vous en dirai pas, moins, Fabiola, toutes les grâces que vous dérobez à nos regards et vous vous reconnaîtrez aussi au simple portrait que je ferai de vous-même. Vos yeux sont d'un bleu profond où passe comme un reflet de celui du ciel, et au fond desquels aussi on pressent de vagues étoiles. Votre front est bas et votre nez droit en descend sans inflexion, comme il sied à une fille de race; votre bouche est petite et charnue, deux larges gouttes de sang qui se mêlent sur un marbre blanc. Une fossette ponctue votre menton, comme un oiseau qui s'envole sur un ciel traversé de neige. L'ovale de votre visage va s'effilant jusqu'à un cou éburnéen s'élargissant, comme un fleuve, aux épaules; et, d'un même ton nacré, cette belle lumière va caressant les rondeurs virginales de votre gorge et la belle colline de votre ventre aux savoureuses et vivantes fermetés.

Souriez-vous, sans vous retourner, Fabiola, de la fidélité de mon image?

Il y a fort longtemps d'ailleurs que je suis amoureux de vous et le moment me paraît bien choisi pour vous le

dire, puisque vous n'aurez pas à rougir devant moi. C'est depuis que le maître Henner, vous emportant de quelque rêve olympien pour vous rapporter sur la terre, nue et toute frémissante encore des baisers innombrables des Dieux, a, pour vous consoler de l'exil, composé, tout exprès pour vous cet admirable paysage où les eaux, les lointains verdoyants, les ramures rouillées, fleurs vivantes que sa pâlette sème sur le chemin, se mêlent dans une harmonie si puissante et si douce que l'âme, autant que les yeux, en demeurent ravie et qu'il s'en exhale comme une immense griserie d'amour.

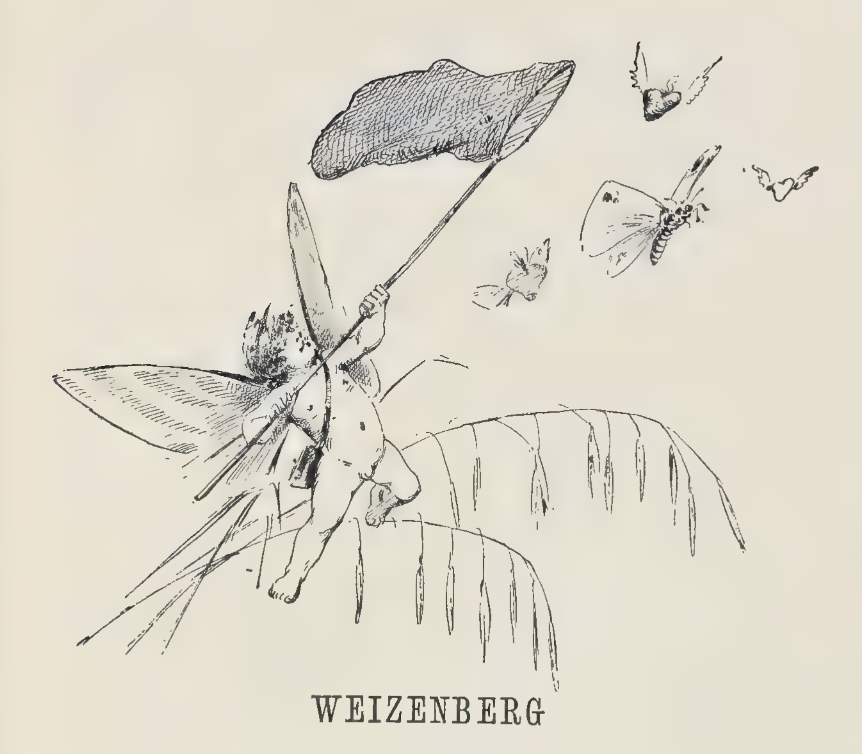












WEIZENBERG

ÈVE

Je voudrais un peu plus de remords dans votre attitude, ô mère des humains par qui l'humanité devînt douloureuse et mélancolique. C'est avec trop de sénérité dans le regard vraiment que vous nous regardez, nous votre race qui, par vous, souffrons depuis que les siècles ont un nom. Il est vrai qu'entre vos doigts nonchalants, toute entière encore est la pomme où vous mordiez tout à l'heure le fruit maudit que vos dents ne feront qu'effleurer pour

venir se planter dans notre cœur. Comme le tentateur vous connaissait bien ! Il n'est pas demeuré à vos pieds pour vous persuader d'avantage. Il s'en est fié à votre perversité naturelle pour faire, d'autant plus sûrement, l'œuvre mauvaise dont il vous avait simplement inspiré l'idée. Vous eut-il suppliée que vous auriez renoncé, sans doute, à votre dangereux dessein. Mais non ! Il vous a livrée à vous même, ô mère de nos amantes, que nos amantes imiteront toujours !

Et ce qui fait si doux le rêve dont votre front est hanté, c'est que la faute est douce à savourer à l'avance, et que les intimes délices de désobéir vous caressent intérieurement. Et tandis que vous êtes toute entière à cette méditation périlleuse, que fait-il celui qui vous devait défendre de la tentation et préserver de telles imprudences ? A n'en pas douter, dans une béatitude imprudente, il se repose sous quelque grand arbre, *lentus in umbra*, composant un poème peut-être, ou simplement buvant, dans l'air paradisiaque, l'haleine pénétrante des fleurs ; image éternelle des époux trop confiants et ne sachant pas assez que la solitude est mauvaise conseillère à nos fragiles bien aimées.

Ce n'est jamais sans une terreur mystérieuse que j'ai vu silencieuses et les yeux perdus dans le vague, celles dont ma jalousie épiait les moindres pensées. Le sommeil lui-même de la femme est une inquiétude pour qui l'adore Qui sait !

Son souffle égal et lent fait comme un bruit de rames.
C'est son rêve qui fuit vers des bords enchantés !

Qui sait le nom que vous mettrait aux lèvres son premier baiser, ce baiser vague dont elle cherchait dans l'ombre, nos lèvres au réveil, si, comme le fer rouge, les caresses laissaient une empreinte à notre chair ? C'est pourquoi nous nous penchons, souvent, anxieux, sur ces belles paupières, non pas closes, mais ayant fermé comme un rideau rose entre nous et leur regard tourné ailleurs !

Pourquoi, pareils au matelot qui devine le calme ou la tempête, aux ondulations de la mer, nous suivons le rythme de ces poitrines que peut gonfler quelque adultère désir, et qu'habite un cœur qui n'est plus peut-être à nous.

Dans la placidité de son crime innocent, Eve demeure la première des sphynges, l'énigme vivante debout devant l'humanité. Dans un de ces pressentiments qui nous dévoilent comme un frémissement d'azur entre les nuées, un lambeau de l'avenir, avait-elle entrevu les maux qui, par sa faute, allaient faire jaillir de nos yeux le flot amer des larmes ? Peut-être, mais sa résolution n'en eût pas été arrêtée. L'implacabilité féminine est surtout dans cette obstination à ce qui sera mortel sans doute. La femme n'est, depuis l'origine des âges, qu'une forme de fatalité.

Devant cette calme image d'une cueilleuse de pommes au jardin fleuri qui nous est à jamais fermé, ma rancune

irrespectueuse évoque, malgré moi, le tableau de nos misères infinies et c'est seulement le culte sans merci de la Beauté qui met à ma bouche la saveur consolante du pardon. C'est l'unique noblesse de notre souffrance qu'elle nous vienne de la Femme en qui est toute beauté. Ainsi subissons nous une loi à la fois cruelle et douce.

Certes il était meilleur que le nôtre, le séjour sans haine où les êtres fraternels vivaient en paix sous la caresse du soleil. Mais qui sait si l'Amour y avait de pareilles délices et d'aussi cruelles voluptés ? C'est peut-être au fruit maudit seulement que les lèvres de la femme ont pris cette liqueur divine du baiser qui nous grise, et ces musiques surhumaines faites de mots où l'âme éperdue passe toute entière. Le destin qui nous condamnait de toute éternité, nous devait bien cette pitié que les plus sages de nous, préfèrent aux félicités parfaites promises autrefois. C'est de là sans doute que te vient l'expression sans repentir de ton visage, ô toi qui vas nous perdre et qui souris !





HOUSSIN (Édouard)

LÉDA

De tous temps, Léda a inspiré les sculpteurs, comme aussi les penseurs et les poètes. De toutes les transformations imaginées par le caprice adultère du Roi des Dieux, celle que fait revivre sa fable est la mieux réalisable plastiquement. Danaë sous la pluie d'or, ne peut guère revivre dans le marbre impropre à traduire la forme intangible de son étrange amant. Les amours d'un cygne accouru

des lacs où se miraient les étoiles, vers l'immortelle image de la Beauté sont, au contraire, un thème plastique exquis et plein de ressources.

Tout est grâce dans les mouvements de ce noble oiseau qui semble une neige vivante, qu'il ouvre, comme une voile, son aile aux souffles qui le gonfleront ou que, pareil à une barque d'ivoire aux invisibles rameurs, il laisse un sillon d'argent clair sur son passage. Tout semble fait pour l'enveloppement tiède et divin des caresses, dans son être aux fiertés assouplies seulement par l'Amour. Un autre charme de ce symbole et qui lui donne l'autorité d'une chose réelle et vraie, c'est qu'il humilie devant la Femme une des plus belles créatures du monde extérieur, exprimant ainsi que toutes les autres beautés sont faites pour la sienne et, tout ce qui respire, créé pour le servir. C'est une vérité sans cesse proclamée d'ailleurs dans cette mythologie grecque où se peuvent apprendre tous les secrets de la logique et de la sagesse. Tous ces cultes se viennent confondre au pied d'un même autel ; tous ces encens brûlent pour une unique idole ; toutes ces fantaisies ont une source de poésie commune et éternelle : La Femme qui n'est autre chose que le Beau vivant.

J'ai dit que cette image de Léda tentait les poètes à l'égal des sculpteurs.

Témoin ce sonnet qui me revient en mémoire :

Calme dans la beauté sereine de son corps
Où la froide clarté de son âme se mire,
Léda rêve au penchant des côteaux, elle admire
Son corps harmonieux fait de grâce et d'accords.

Ignorant les douleurs et rebelle au remords.
Les poètes pour elle, ayant brisé leur lyre,
Distraite, elle sourit au tranquille délire
Du beau cygne inconnu dans le pays des morts.

Idole au cœur d'airain, damnation des justes,
Femme, l'humanité meurt à tes pieds augustes,
Ayant bu le poison cruel de tes baisers.

Les Dieux mêmes, jaloux de nos saintes tortures,
Sont venus dans tes bras, chercher des sépultures
A leurs désirs vaincus, mais jamais apaisés.

Car, n'en doutez pas, et, dans cette image encore ou nous la retrouvons, tout dit, en elle, l'invincible placidité de son âme que n'a pas même réchauffée la caresse d'un Dieu. Voyez plutôt l'ironie exquise de son sourire et de quelle pointe de malice, comme d'une flèche étincelante, l'arc de ses paupières est armé. Avec ses coquetteries impitoyables, elle repousse en l'excitant, l'amant qui cherche sa lèvre moqueuse et dont elle affine le désir en en reculant la satisfaction. Au demeurant Jupiter est fort ridicule dans cette aventure et le poète du siècle dernier, eut

raison, qui fit ce couplet où l'éternelle modernité des symboles est proclamée :

On nous raconte que Léda
Par le diable autrefois tentée,
D'un amant à l'aile argentée
Un beau matin s'accomoda.

Hélas ! ces caprices insignes
Sont encore le jeu des amours,
Si ce n'est qu'on voit, de nos jours,
Les Dindons remplacer les Cygnes !




1912









GABRIEL FERRIER

SALAMBO

C'est étroitement, qu'à travers la légende et le symbole, l'image de la Femme est mêlée à celle du serpent. Nous les retrouvons ensemble partout où la poésie biblique a pénétré, dans tout l'Orient qui en a vécu, depuis les captivités d'Israël. Au contraire, n'en trouvons nous guère de trace dans le Mythe grec empreint d'une bien autre sérénité et d'un culte de la Femme où ne se mêlait rien d'amer.

C'était des monstres marins très doux et très innocents, aux écailles azurées et aux croupes de nacre vivante qui se pressaient autour du berceau de Vénus

> Secouant, Vierge encor, les larmes de sa mère
> Et fécondant le monde en tordant ses cheveux.

L'idée de la tentation qui fait de la Femme l'instrument d'un Démon mystérieux, était absente de la fable tranquille où les amants n'avaient pas à chercher ailleurs le secret de leurs tortures que dans l'ineffable et mortel pouvoir de la Beauté souveraine.

Aussi la Femme était-elle la loi éternelle, étant l'éternel objet de l'Amour. Aucune ombre ne rampait derrière cette étoile plantée au plus haut du ciel, rayonnante devant l'agenouillement du monde. Nul ne se plaignait de mourir pour l'avoir voulu contempler de trop près, et les baisers portaient, en eux mêmes, le poison délicieux qu'on boit jusqu'à la suprême goutte. Aussi dans la conception olympique, la Femme dominait-elle, au dessus de tous les autres êtres, par la seule splendeur de ses formes et l'invincible pouvoir de ses grâces.

Il s'en faut que la Fable orientale ait cette simplicité triomphante. La Femme y a un maître ténébreux qu'elle subit et d'où lui vient l'inspiration des tourments qu'elle nous impose. Et quel maître ! Ce serpent hideux dont l'enlacement la fait adultère, au sein même de l'humanité,

l'hôte silencieux de l'ombre et le porteur de venin, dont elle ne sait pas défendre sa lèvre. Voyez plutôt Salambô, la charmeresse, couchée dans sa chevelure dénouée qui l'enveloppe de nuit jusqu'aux reins, les bras ouverts à la caresse humide dont elle est longuement frôlée, depuis les genoux que bat la queue lourde du reptile jusqu'au cou où se tord le dernier anneau dont sa tête est surmontée, les seins posés sur cette ceinture luisante dont son ventre est voluptueusement serré, palpitante dans le souffle que ce spirale immense remue autour d'elle, pâmée dans ce nœud de chair flottante et froide, caressant je ne sais quel rêve malsain d'un regard perdu dans l'infini et entr'ouvrant le fruit rouge de ses lèvres à la langue fourchue qui s'y va planter comme le fer d'une flèche.

Une musique douce et mystérieuse endort ce songe de suprême et monstrueuse volupté. Ce que pleurent les cordes insensibles c'est ton inutile amour, ô Mathô, rival impuissant d'un tel amant, toi l'homme qui souffres pendant que se repaît la bête, toi qui mourras, martyr, le corps déchiré par les fouets, tandis que le serpent fatigué et radieux remontera vers les ombres des tabernacles, s'enroulera, paisible, au sommet des colonnes du temple, repu de caresses et longtemps tiède encore de l'étreinte parfumée de la Femme. Gémis, vain esclave de la Beauté dont les doigts tremblants d'une autre esclave nous dit la plainte ! Roule toi dans le désir inassouvi qui fait tes nuits pareilles à des buissons d'épines où se déchirent tes

reins ! Clâme le nom de Salambô à l'espace sourd, aux cieux indifférents, à la Nature qui te raille. Tends la gorge au couteau pour un baiser, offres ton corps aux loups pour un sourire. Tu n'es pas le véritable amant, et comme à Adam le premier de notre race, une bête t'est préférée par la femme, une bête immonde dont tu aurais honte d'être jaloux.

N'êtes vous pas, comme moi, épouvantés de cette conception biblique et despotique que les Pères de notre Eglise eux-mêmes ont subie ? Ah ! Combien est plus doux, plus haut, plus consolant le Mythe Païen qui nous donne la joie immortelle de souffrir pour la Femme, elle-même, et non pour son stupide tyran !



CALLOT (Georges)

LE CRÉPUSCULE



Ce n'est pas encore le bruit du jour qui monte vers toi, rêveuse mélancolique dont la main nonchalante tient encore le rameau de quelque espérance brisée et qui regardes, dans le ciel pâle et traversé de laiteuses vapeurs, fuir les ramiers blessés par quelque flèche perdue du soleil annonçant sa venue dans l'espace. Non, c'est le

murmure très doux qui précède les réveils, la musique obscure des choses qui ne glissent encore qu'un regard tremblant sous l'aile à demi fermée de la Nuit.

Tu ne serais pas belle comme tu l'es, et toute rayonnante de jeunesse sous le flot d'ombre de ta lourde chevelure, et cruelle comme toutes les femmes, si la plainte de quelque amant meurtri ne se mêlait à ce confus bourdonnement innombrable comme celui même des flots. Je veux l'écouter avec toi pour te la redire, quand l'oubli méchant te viendra des peines que tu as causées. La voici :

Comme un cygne blessé monte d'un vol plus lent,
Traînant un point de pourpre aux blancheurs de sa plume,
Le jour triste se lève, et, sur son flanc, s'allume
Un soleil sans rayons fait comme un trou sanglant.

En vain pour l'égarer dans son chemin troublant,
Les gloires du Zénith s'enveloppent de brume :
Comme au toucher des flots un fer rouge qui fume,
Dans l'océan des cieux, il s'enfonce brûlant.

Le feu de son désir le consumant sans trêve,
Découronné de l'or immortel de son rêve,
A l'astre incandescent mon cœur triste est pareil.

Vers la cime farouche où ta beauté recule,
Il tend, perdu dans les blancheurs du crépuscule,
Douloureux et saignant sur son chemin vermeil.

Crépuscule du matin, fait d'espérances, où se mêle le réveil sacré du désir.

Crépuscule du soir où ta rêverie pourra se perdre de nouveau et que traverse le vol du souvenir parmi les feuilles des roses flétries que le vent emporte. A l'heure où

Las de vaincre, le jour vainqueur,
Sur son grand lit de pourpre tombe.
La nuit creuse, comme une tombe,
La sainte blessure du cœur.

Avec le sang d'or des étoiles
Que rien ne saurait retenir,
La Nuit fait perler dans ses toiles
Le Sang vermeil du souvenir.

Et, linceul où chaque amoureuse
S'en vient coucher son front pâli,
La Nuit, comme une tombe creuse
L'abime qui mène à l'oubli.

Mais le temps de ces mélancolies n'est pas encore venu pour toi. Tu es l'aube vivante, ô Femme que revêt la beauté souveraine, l'aube éternelle que les oiseaux chantent en secouant leurs plumes trempées de rosée, que la source salue, tendant à tes pieds, le velours délicat de ses mousses ou suintent des gouttes d'argent, pour qui les volubilis rouvrent leurs beaux yeux clairs où tremble une

larme, devant qui l'ombre s'enfuit vers les infinis et les gouffres. Tu es le premier sourire de l'Aurore que rose à peine la lèvre indécise du Jour. Dans les mornes crépuscules du soir ne descendra que ton image comme, dans l'eau profonde du lac, ne descend que le reflet de l'étoile, inexorablement attachée au manteau d'azur des cieux.

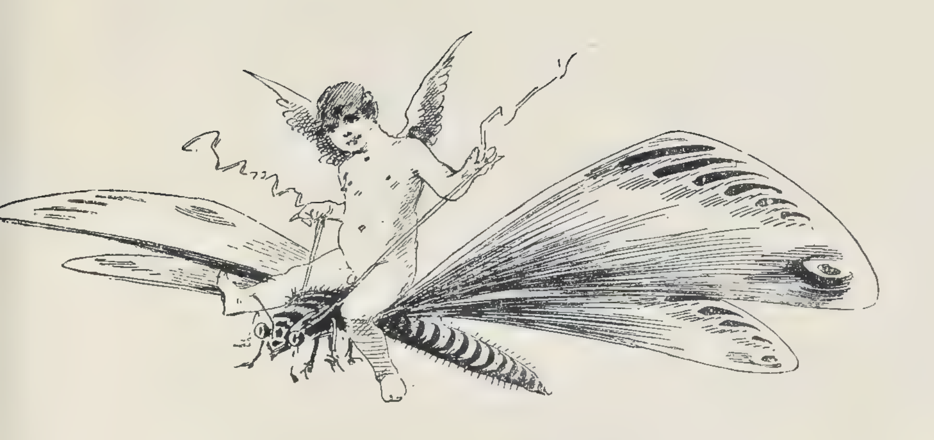












BLANCHARD (Jules)

UNE DÉCOUVERTE

L'Amour aime les champs et les champs l'ont vu naître
La Fille d'un pasteur, une vierge champêtre,
Dans le fond d'une rose, un matin de Printemps,
Le trouva nouveau né.....

C'est ainsi qu'André Chénier nous raconte la naissance de l'Amour. De ce gracieux apologue, le sculpteur n'a gardé que l'essence même : L'Amour découvert par la jeune fille. Depuis combien de temps celui-là dormait-il sous le voile arraché soudain et dans la sénérité du mar-

bre, immobile le long de son arc détendu ? Depuis peu certainement. Car les Femmes ne laissent pas longtemps dormir cet hôte des cœurs, ce tyran délicieux qu'elles portent en elles. C'est pourquoi jamais n'a-t-il eu le loisir de grandir et nous le montre-t-on encore sous les traits d'un éternel enfant. Tout en feignant le sommeil il attendait impatiemment la lumière, comme le cœur de la fleur encore en bouton, comme la chrysalide dans son cercueil que fera craquer le soleil. Il est frère du papillon qui prends son vol, déployant la poussière vivante et dorée de ses ailes fragiles comme le pollen des étamines et le duvet des fruits.

Il est frère aussi de cet Amour mouillé d'Anacréon qui, sous l'averse, guettait la pitié du poète et ne passait devant sa porte que pour en forcer l'entrée. Vous vous rappelez l'aimable légende et comment fut payée cette hospitalité?

Mais tu ne connais pas la Fable, ô jeune fille imprudente, qui salues d'un sourire ta redoutable découverte. Et d'avantage tu ne connais les maux que tu recevras de cet enfant aux yeux clairs comme les cieux après la pluie. L'éclat de cet azur lui viendra de tes propres larmes à travers lesquelles tu le reverras, un jour, sans le maudire. Tu es aussi, toi, la sœur de cette vierge champêtre que le poète appelait auprès du berceau fleuri dont il jaillit dans un souffle de parfum.

Déjà ton regard charmé caresse la plaisante image et ne s'en peut plus détourner. Ton regard est prisonnier de cette divine figure dont il interroge le secret. Et le jeune sphynx ne te répondra pas. Une blessure en plein cœur te dira le mystère qu'il recèle, et ce sera comme un trésor de délicieuses tortures qu'il fera sortir de ta poitrine, nouvelle boîte de Pandore que tes mains imprudentes auront ouverte aussi.

De quelle aérienne et vague caresse l'enveloppe un de tes bras, l'autre semblant chercher quelque gerbe de fleur à jeter sous ses pas ! Et ton beau corps souple de vierge se tend vers lui, comme la vague attirée par la loi obscure des reflux, ton corps nacré comme la vague et comme elle, fait de voluptueuses ondulations.

Écoute bien le nom que murmureront ses petites lèvres dessellées de leur rigidité originelle. C'est celui du bien-aimé, du premier maître que te donnera le destin. Et, toute tremblante d'abord de te sentir sous des chaînes, tu les trouveras si douces que tu diras un éternel adieu à ton antique liberté.

Ce ne sera jamais pour longtemps que tu relaisseras tomber le voile sur l'image délivrée. Un autre nom, sans doute, chantant à ton oreille, te le fera soulever de nouveau.

Tu sauras que la destinée
Est d'aimer pour souffrir toujours

Et que le temps t'a ramenée
Au seuil de nouvelles amours.

Et ce sera comme une série de Printemps fleurissant ta jeunesse et prolongeant, dans ta vie, leur chaîne de floraisons toujours fraîchement épanouies. Car les baisers sont pareils aux fleurs, se succédent sur la même tige, toujours pareilles et cependant nouvelles toujours.

Tes destins sont fixés d'aujourd'hui, jeune fille. Et demain, comme tes compagnes imprudentes avant toi, tu rediras ce refrain d'une chanson bien ancienne :

Il n'est que d'aimer pour souffrir.
Mais il n'est que d'aimer pour vivre.





LEMAIRE (Hector)

LE MATIN

O toi, qui, dans le charme de ta beauté virginale encore, dénoues, sur ton épaule blanche ta belle chevelure, où les fleurs de la veille sont mortes et qu'a embroussaillée l'aile capricieuse du sommeil ; toi dont le regard encore perdu suit les contours fuyants d'un rêve interrompu par le rouge baiser de l'aurore ; toi dont le corps tout entier, qu'ont assoupli les caresses lentes du repos, n'est que langueur et tiédeur odorante ; toi qui, avant de redescendre

sur la terre, voyageais peut-être au ciel dans le pays bleu des étoiles qui ne sont que les larmes d'or des proscrits d'en haut, écoute les vers que j'ai composés pour toi, suivant le mode du vieux et divin poète, Théophile de Viau, et les garde quelque jours dans ta mémoire, toi pour qui n'a chanté que l'espérance, mais qui connaîtras demain l'écho du souvenir.

Imagine qu'ils montent à ton oreille, murmurés par quelque berger arcadien longtemps endormi au bord de la mer Siracusaine, et qui lui aussi, s'est réveillé pour te dire la plainte éternelle des amants. Et ne sois pas sévère à cette humble musique de l'âme se mêlant, pour toi, à la grande harmonie des choses agenouillées devant ta beauté, grands bois dont un souffle agite les cimes pensives, monts verdoyants où sonne la clochette matinale des troupeaux, mer lointaine saluant l'aurore et déroulant un tapis d'azur devant les pas vermeils du jour. A tes pieds humblement j'en soupire la timide plainte :

Cependant que l'archer vermeil,
Sur les bruyères réchauffées,
Disperse l'or de ses trophées,
Vainqueur de l'ombre et du sommeil ;

Laissant les plaines embaumées
S'emplir de lumière et de chants,
A l'urne des côteaux penchants,
Viens boire le frais des rosées.

Je sais un taillis si profond,
Qu'aux fleurs même sur nous penchées,
Les peines resteront cachées
Que ton rire et tes yeux me font.

J'oublirai le mal que j'endure
Aux sereines clartés du jour
Et jetterai sur mon amour,
Un linceul riant de verdure.

Et je chanterai le destin,
Cependant que ton pied superbe
Foulera mon cœur parmi l'herbe
Que mouillent les pleurs du Matin !

O toi qui, dans le charme recueilli de ta beauté virginale encore, écoutes pleurer, dans les souffles de l'aurore, la plainte éternelle des amants, ne demeure pas l'impassible pour qui ce bruit passe comme la rumeur indifférente des océans. Que la chanson de l'Amour éveille en toi l'Amour, ô toi dont l'inquiétante beauté ne peut être longtemps inconsciente. Car ce serait un sacrilège que ravir aux baisers les splendeurs sereines de ton être. O toi qui n'es que marbre encore, sois femme demain et connais les angoisses divines des cœurs que la tendresse charme et déchire. C'est à l'heure où s'éteint la lampe de Psyché que se doit allumer ta propre flamme.

Car nous sommes, vois-tu, les flambeaux mystérieux qui lentement se consument, invisibles dans la clarté oppressive du grand soleil, étoiles que le jour fait pâlir et comme enfoncées dans les abîmes de l'azur, mais qui brûlent encore et que l'Amour fait rayonner dans l'ombre recueillie des nuits pleines de caresses.











WERTHEIMER

LE BAISER DE LA SIRÈNE



LE poème du Baiser a été souvent écrit, divinement encore, il y a peu de temps, par mon maître Banville. Les vers de Jean Segond ont traversé les âges dans le souvenir des amants, et cette jolie strophe de Ronsard qui finit ainsi

> Je t'en supplie, maîtresse désormais,
> Ou baise moi la saveur en ta bouche
> Ou bien, du tout, ne me baise jamais

est dans toutes les mémoires.

Mais ce n'est pas le baiser qui sacre Pierrot poète, donné par une fée qui s'enfuit ; ce n'est, non plus, la caresse qu'un amour ingénieux multiplie ; ni d'avantage les âmes voluptueusement mêlées avec les haleines dont il s'agit ici. C'est du baiser désespéré, du baiser suprême où se dit l'adieu sans retour, dont la Mort hâte la joie cruelle.

Sur quel vaisseau fuyaient-ils des parents sans pitié, ceux qu'a réunis ce naufrage ? Ils se cherchaient dans l'immensité, sans doute, comme autrefois Héro et Léandre, à moins que, partis ensemble, sur le même navire, ce soit la fureur de la vague qui les ait subitement séparés. Le fait est, qu'autour d'eux, le ciel et la mer ne semblent qu'un immense linceul qui se recoud, après avoir été déchiré par la foudre. Au-dessus d'eux la nuit sans étoiles, l'ombre lourde que voudraient balayer en vain les souffles venus de l'Aurore. Au-dessous le gouffre béant avec ses langues d'écume qui semblent tendues vers une proie. Ce n'est pas le néant encore, mais c'en est comme le seuil. Sur les mâts brisés jaillissant du flot comme les flèches inutiles d'un soldat désarmé, le sinistre claquement des voiles et le grincement des agrès désemparés. Mais que leur importe toute cette colère des choses et cet abandon des Dieux si, pour la première fois, dans cette détresse, leurs bouches se sont unies ! Quel amant n'a souhaité de mourir pour un baiser !

Et puis, la légende qu'illustre cette image est-elle bien

celle que je viens de conter ? C'est le charme de certains sujets de laisser l'esprit voyager autour d'eux comme un oiseau qui choisit, au printemps, la place de son nid. L'artiste avait, peut-être, conçu un tout autre poème et nous l'allons chercher sous le mensonge aimable des lignes et des couleurs.

Il s'en allait seul, par la mer lointaine, avide des étendues, épris d'infini et de danger, n'ayant jamais connu les délices d'aimer et de souffrir. A la conquête de l'or ou de quelque découverte ou de quelque terre inconnue il allait quand, dans l'effondrement des choses sous la tempête, il mesurait enfin le néant de la fortune, de la science et des longues traversées. Demeuré seul sur le vaisseau qui n'est plus qu'une épave, il attendait le trépas, maudissant la vie sans avoir vécu. Mais voilà que de l'onde, non plus souriante, luisante de nacre et d'azur, pareille à un berceau qu'un souffle matinal balance — comme au jour sacré de la naissance de Vénus — la femme avec les blancheurs immaculées de son corps s'élance, émergeant d'une furieuse et sonore poussière d'argent, comme une fleur arrachée des abîmes et montant à la surface.

Et certes, à se rappeler de quelles tortures la Beauté tourmenta le monde, à se souvenir des héroïnes fatales comme Hélène et Circé, à évoquer la vision des amantes redoutables, de Cléopâtre et de Lucrèce, cette fable vaudrait bien l'autre qui ferait sortir la Déesse et le spectre

divin de Vénus, non pas d'une mer pleine de promesses, mais d'un océan plein de menaces fouetté par l'ère vengeresse des Cieux. Ainsi ne serait-ce plus d'un Paradis plein de fleurs, mais des abîmes que l'ombre empli, que nous serait venue la mère de toutes les douleurs encore plus que de toutes les joies.

N'importe ! Ce Faust naufragé a entrevu l'immortelle vision de la Beauté, et vers elle il se penche. De ses bras déchirés, il étreint cette neige tiède et vivante qui semble durcir dans son embrassement ; il boit au passage, l'odeur de cette belle chevelure dénouée ; il tend toutes les forces de son âme vers les splendeurs entrevues de ce beau corps étincelant de jeunesse que lui jette une suprême pitié du destin. Et oublieux de tout, de son rêve, de son orgueil, de la Mort qui, elle-même, lui étreint les épaules, il pose sa bouche sur cette bouche mourante, il savoure cette haleine éperdue, il entrevoit le ciel au fond du gouffre où l'entraîne avec lui la sirène, le ciel descendu dans la mer et dont chaque étoile tombée est un baiser.





SZYNDLER (Pantaléon)

LA TENTATION D'ÈVE

C'EST vraiment une curieuse fantaisie de la Bible d'avoir placé le Paradis terrestre en Normandie. Ce n'est pas moi qui médirai de ce beau fruit français qu'on appelle la pomme et je dois au cidre authentique de charmantes griseries où, sur ses ailes de mousses, mon rêve s'envolait en plein azur. Il n'en est pas moins vrai que la tentation par quelque fruit plus succulent et plus doré eut été plus naturelle. Il est prouvé aujourd'hui que les fameuses

pommes d'or des Hispérides de la Fable grecque n'étaient pas de vraies pommes mais d'admirables oranges toutes mouillées de soleil. Pourquoi pas le raisin qui met au cerveau de bien autres folies, le raisin que l'Automne couche dans sa pourpre en rougissant les pampres ?

Mais demeurons dans la réalité du mensonge qu'on nous a appris quand nous étions tout enfant. Comme l'excellent peintre Charles Toché qui fait revivre, dans la décoration, l'art oublié et la fantaisie italienne, mêlons aux souvenirs hiératiques un sentiment de modernité Derrière l'Ève toute nue du séraphique jardin, cherchons l'Ève contemporaine qui ne demande pas mieux d'ailleurs que de dépouiller pour un instant, ses excitantes toilettes. Car, en dépit des coquetteries coûteuses de la mode, toute femme vraiment belle a le secret désir d'en montrer plus long que ne le permettrent ses jupes et son corsage. N'est-ce pas, madame, qui, dans les bals mondains échancrez celui-ci jusqu'à la naissance de vos seins arrondis comme les deux ailes blanches d'une colombe prisonnière prête à prendre son vol, et dont les manches sont devenues chimériques à ce point que le nid d'or ou d'ombre d'un invisible roitelet apparaît dès que vous levez les bras ? Nest-ce pas aussi, mademoiselle, qui, tout en hêlant les cochers insensibles sous l'averse, troussez votre robe, peut-être un peu plus qu'il n'était nécessaire, au-dessus des rondeurs exquises de votre mollet délicieusement tacheté d'imperceptibles mouches ? N'est-ce pas

chère amoureuse que je vous souhaite demain et qui avez appris les douceurs de laisser choir, une à une devant l'impatient qui vous a vaincu, les pièces inutiles de l'armure par quoi votre pudeur était défendue ? La femme vraiment digne de ce nom sait nous faire savourer lentement cette capitulation qui nous la livre sans autre défense que notre respect.

Et ce sont aussi les plus sages. Car elles savent que l'admiration émue où nous met cette révélation savante et raisonnée de leur personne, est tout ce qu'il y a de moins dangerenx au monde pour leur vertu. Celui qui les aime vraiment, en effet, sent fléchir ses genoux devant ce miracle, et malaisément quelquefois, rappelle-t-il son humanité en lui-même, pour se dérober aux séraphiques impressions où il se sent emporté.

Oui l'Ève moderne mange volontiers des pommes. Des hauteurs de Montmartre où elle est née, — non pas de la côte d'un homme endormi, mais des flancs douloureux d'une mère misérable, — n'ayant d'espoir de fortune que l'instinct de sa beauté, elle est descendue, chercheuse d'aventures et prête à toutes les faiblesses. Le serpent qui l'a tentée le premier est le triste voyou qui n'a eu à lui offrir qu'un fruit vert, à moins qu'il lui ait plutôt volé, celui qu'elle avait déjà dans la main. C'est l'éternelle histoire de celles qui deviendront de redoutables courtisannes et feront pleurer les mères. De cette originelle et

injuste pauvreté — car la femme qui est belle devrait naître entourée de tous les luxes et de tous les hommages — elle a gardé les rancunes où notre sottise les attend. Implacables et charmantes, elle se vengent d'un état social qui lèze leurs droits naturels et d'une honte que les imbéciles seuls leur jettent au visage.

Tantôt pleines de cris, tantôt pleines de pleurs.

comme dit le beau vers de Baudelaire.

Mais le poète qui les a poursuivies dans leur enfer retrouve encore, en elles, le fantôme exquis et charmant de la première femme toute nue, promenant l'innocente impudence de ses charmes, dans le symbolique verger qu'un murmure de source lointaine et le chant naturel des oiseaux et la floraison sauvage des premières roses emplissaient pour elle de musiques et de parfums.




P. Szyndler









REYMOND (J.-Maurice)

L'ACALMIE

Les grands pins frémissent encore de la caresse tragique des aquilons, et, à leurs pieds, les hautes herbes couchées secouent des perles à leur panache abattu ; les grands nuages, balayés par un souffle venu de l'horizon, semblent une chevauchée fantastique à travers le ciel, s'ouvrant ça et là en larges déchirures d'azur. Des lambeaux de bleu clair s'allongent au firmament. Au-dessous, c'est comme une haleine tiède et lente qui court sur les choses et les emplit d'apaisement.

Le flot tumultueux tout à l'heure s'apaise et le lac redevient uni comme un miroir, dans lequel descendra tout à l'heure l'image radieuse du soleil. La source obscurcie un instant recouvre sa limpidité mystérieuse et se rouvre, comme un œil virginal, sous les longs cils que lui font les roseaux du rivage.

Et les êtres, comme les choses, se sentent délivrés d'une oppression mystérieusement soufferte. Les notes s'égrènent, inquiètes d'abord, puis joyeuses tout à fait, au bec frémissant des oiseaux qui éclaboussent les feuillages en agitant leurs ailes. Les grands troupeaux que la terreur de l'orage avait dispersés, comme des ruisseaux mugissants qui se rassemblent en un fleuve, se pressent de nouveau et reprennent le chemin rafraîchi des pâturages. Les pasteurs ouvrent leurs longs manteaux, d'où ruissellent des ondées sur leurs pieds lourds et détachent de leurs fronts le lourd chapeau qu'ont appesanti les pluies. Et de tous les yeux, un regard de reconnaissance mystérieuse monte vers l'obscure libératrice qui, sous des chaînes a replié la colère des éléments.

C'est l'Acalmie

Et volontiers nous la représenterions nue comme une douce et majestueuse déesse. Les mains étendues en avant elle en fait tomber la sénérité autour d'elle et le *quos ego* qu'ont prononcé ses lèvres était plutôt caressant qu'im-

périeux. Aux vents révoltés, aux vagues en délire, aux gouffres ouverts comme des gueules menaçantes, elle a dit l'éternelle parole, le verbe sacré par quoi la durée des choses est affirmée dans le temps et certaine pour l'éternité. Elle a invoqué la loi suprême qui ne souffre pas d'irrémissibles désastres et condamne à revivre tout ce qui a déjà vécu.

L'homme est souvent pareil à cette nature tourmentée par d'invisibles tyrans. Au dedans de nous aussi grondent des orages, s'échevêlent des tempêtes, et notre cœur est l'éternel naufragé qui crie miséricorde à l'Amour. Et les tempêtes des choses sont moins terribles que ces luttes intérieures de l'âme contre d'obscurs pouvoirs par lesquels elle se sent inexorablement vaincue. Qui n'a vu les meilleurs d'entre nous se débattre contre ces étreintes mystérieuses où douloureusement nous enferme la destinée.

C'est vers celles-là qu'il faut venir, charmeresse des orages toi qui sèmes, comme un bon grain sur la route, le calme pareil aux fleurs immobiles du nénuphar, sur les lacs à peine ridés d'un innombrable sillon d'argent. C'est à ceux-là qu'est due ta pitié. Toi qui soudain consoles et, comme le zéphir matinal, but la rosée au calice des roses, sèche les pleurs dans les yeux. C'est au plus fort des passions où notre être se consume, des désespoirs où nous met l'amour, que cet apaisement nous vient et nous plonge dans la délicieuse lassitude de souffrir. Car, pas plus que

le monde n'est fait pour les tempêtes sans relâche, notre cœur ne se prête à d'éternelles douleurs.

La douleur est un fruit, Dieu ne le fait pas croître
Sur les branches trop faibles encore pour le porter

a dit divinement Victor Hugo. Oui la douleur est un fruit qu'une main mystérieuse détache de sa tige, quand il est devenu trop lourd. Tel le travail libérateur de l'automne dans les vergers qui ne sont plus qu'un paysage d'or.

C'est l'Acalmie!





HUGUES (Jean)

LA TENTATION

Ah ! pauvre saint Antoine ! Toi qui, si malaisément portait le poids de ton désir qu'il te fallut un compagnon pour en prendre la moitié, appelle à la rescousse cet ami que nous portons tous en nous ; car vous ne seriez pas trop de deux pour subir l'épreuve où se va mesurer votre double vertu.

Car on a coutume, et, injustement à mon avis, de faire au seul saint Antoine tout l'honneur des belles résistances où s'est affirmée sa piété, par quoi s'est consacrée sa sagesse.

Et le pauvre camarade à qui s'adressaient également les embûches du démon, ne méritait-il pas d'être aussi quelque peu canonisé? Tout le monde sait que le chien de saint Roch s'appelait saint Roquet ; mais nous ignorons comment s'appelait le pourceau débonnaire qui, sacrifiant tous ses goûts naturels de luxure, avait consenti, par seul esprit de sacrifice, à vivre dans la société de l'anachorète.

Et tout porte à croire que la société de saint Antoine manquait tout à fait de gaieté. Les gens qui exercent résolument une vertu ont coutume de s'en dédommager par une mauvaise humeur continuelle. Les femmes qui ne sont honnêtes que par devoir, et non par amour, ont toujours d'insupportables caractères. Le doux Socrate eut donné l'amitié d'Alcibiade lui-même — et sa renommée de bonnes mœurs n'en eut pas souffert, — pour que Xantipe fut un peu moins fidèle. L'honneur respecté de notre nom est une chose que ces dames ont coutume de nous faire payer très cher. Comme si la chose n'était pas la plus naturelle du monde!

Saint Antoine devait donc être maussade et ennuyeux. J'imagine, que, dans la société céleste où sa bonne conduite l'a fait admettre, quand le temps lui fut venu de cette retraite qu'on appelle la Mort, il est peu recherché et qu'on lui reproche de s'être encanaillé toute sa vie.

Que cette vie eut pu être douce cependant, s'il avait

résisté au désir du nimbe d'or dont le front seul des bienheureux est couronné dans l'éternité!

Ce n'est pas à nous qu'un Dieu complaisant, sous le prétexte d'éprouver notre continence, enverrait de belles dames toutes nues! J'ai eu souvent envie de crier très haut une chasteté légendaire pour que l'envie vint au Seigneur de me soumettre au même genre de persécution.

J'y suis désigné par avance et je tends mes mains suppliantes au martyre. Oncques, ne vit-on homme plus impatient d'être torturé ! Et qu'on ne m'épargne pas les supplices!

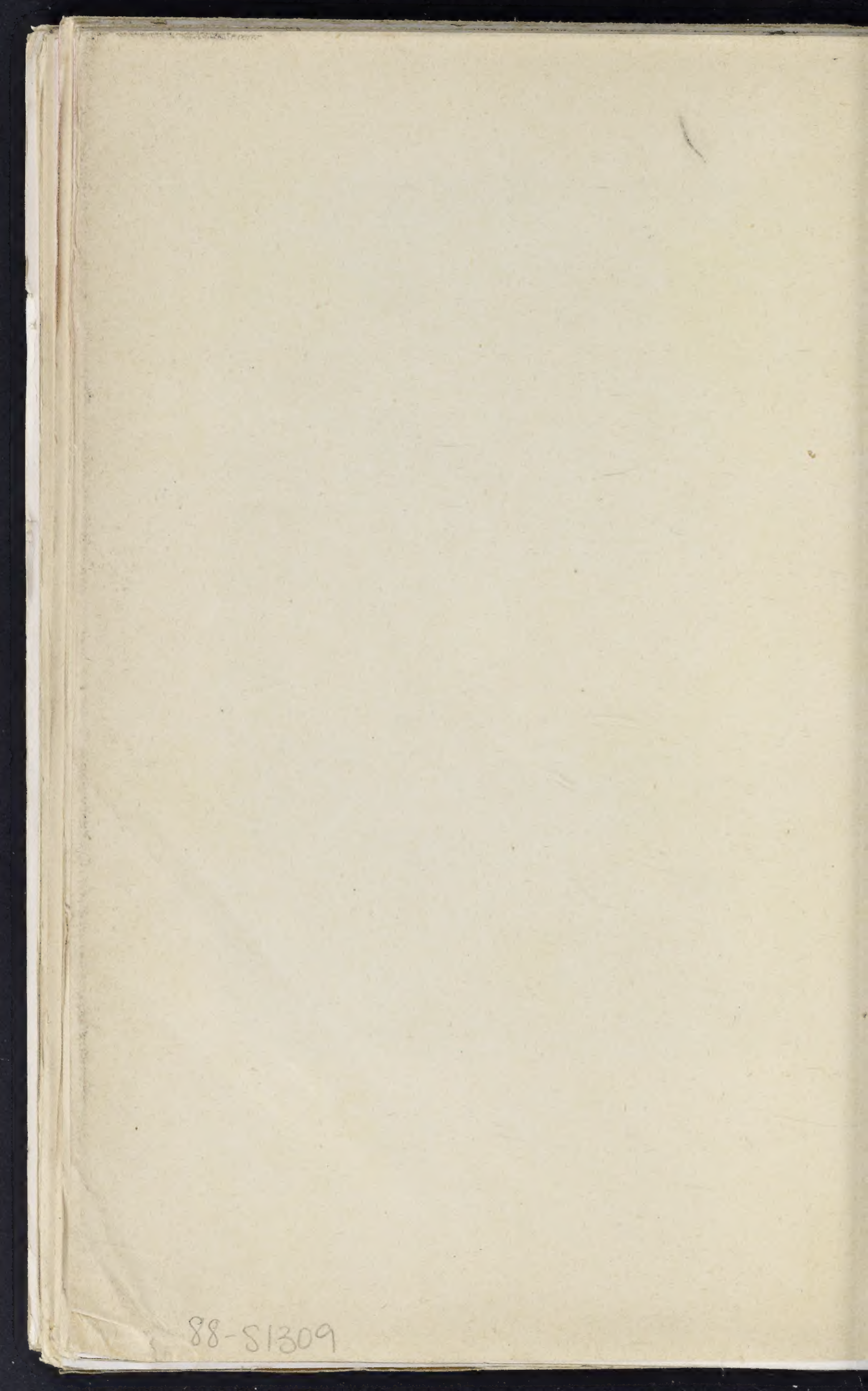
Je suis prêt à tout affronter ; les beaux seins nus qui tendent comme une fraise printanière à nos morsures ; les beaux flancs dont un frisson d'amour estompe le contour et qui, par un double ravin amènent au bois sacré où fleurit la fleur du rêve ; l'étreinte ferme, et violente jusqu'à la douleur, de deux bras de marbre légèrement veinés d'azur. Ce torrent de caresses qui épouvantait l'âme pusillanime de Saint Antoine et qu'il voulait détourner sur son grassouillet ami, je lui ouvre mon lit, comme un fleuve bénévole accueille l'écumeuse fureur des gaves dans la sérénité de son cours. Ce trésor de baisers qu'il livrait aux vents du ciel, je suis prêt à le recueillir pieusement sur mes lèvres émues comme au toucher d'une relique ! A moi, en pleine poitrine, toutes les flèches qui se sont

brisées, comme sur une armure, aux plis rigides de son froc ! Arrière, moine qui t'es fermé le chemin du Paradis véritable, en dédaignant l'amour !

Ce n'est donc plus pour lui, mais pour moi, madame, que comme une fleur marine laissée par le reflux sur le sable, vous demeurerez couchée, laissant comme un flot du Pactole, l'or fauve de votre chevelure glisser entre vos doigts fuselés, lissant aux caresses de l'air, les fermetés vibrantes de votre gorge nue qu'un souffle tranquille et parfumé soulève ; que, dans une pose instante de défi, vous tiendrez, en les nouant à vos pieds d'ivoire, vos jambes étroitement serrées ; que d'un regard voilé dont votre sourire éclairait le mystère, vous implorerez la longue caresse où le sursaut des sens exaspérés s'endort dans un délicieux anéantissement, dans une mort cent fois plus douce que la vie !






88-S1309

LIBRAIRIE SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIELLE DES ARTS
ET MANUFACTURES

E. BERNARD & Cie

Paris — 53 ter, Quai des Grands-Augustins, 53 ter — Paris

LE

NU AU SALON

par Armand SILVESTRE

Couvertures en phototypie par JAPHET

Chaque gravure est accompagnée d'un texte de quatre pages par l'auteur si sympathique et universellement connu : ARMAND SILVESTRE.

1er volume	**1888.**	24 phototypies	Prix :	**5 fr.**
2e —	**1889.**	32 —	—	**5 fr.**
3e —	**1889** (Exposition Univ.)	32 —	—	**5 fr.**
4e —	**1890** (Champs-Élysées) ..	32 —	—	**5 fr.**
5e —	**1890** (Champ de Mars)..	32 —	—	**5 fr.**
6e —	**1891** (Nu au Louvre). .	32 —	—	**5 fr.**
7e —	**1891** (Champs-Elysées) .	32 —	—	**5 fr.**
8e —	**1891** (Champ de Mars. .	32 —	—	**5 fr.**

LE NU

D'après BOUCHER

par Louis ÉNAULT

Magnifique album de 20 planches grand in-4° en phototypie, texte en Elzévir
*Prix en carton : **20 fr.***

LE

PARIS-SALON

1RE SÉRIE : 1880-1888

TEXTE PAR MM.

L. ÉNAULT | F. BOURNAND

MAGNIFIQUE COLLECTION IN-8e
CONTENANT CHAQUE ANNÉE LES REPRODUCTIONS EN PHOTOTYPIE
DES PRINCIPAUX TABLEAUX DU SALON AVEC TEXTE ORNÉ DE GRANDES LETTRES
VIGNETTES, CULS-DE-LAMPE, ETC.

N° 1 — 1880.	cont. 24 photot.. Prix.	7 50
N° 2 — 1881.	cont 25 phototypies..	7 50
N° 3 — 1882.	1 vol. cont. 40 photot.	7 50
N° 4 — 1882.	2 — — 35 photot.	7 50
N° 5 — 1883.	1 — — 40 photot.	7 50
N° 6 — 1883.	2 — — 40 photot.	7 50
N° 7 — 1883.	Triennale. 36 phot .	7 50
N° 8 — 1884.	1er vol. cont. 40 photot.	7 50
N° 9 — 1884.	2 — — 40 phot.	7 50
N° 10 — 1885.	1 vol. cont. 40 phot.	7 50
N° 11 — 1885.	2 — — 40 phot.	7 50
N° 12 — 1886.	1 — — 40 phot.	7 50
N° 13 — 1886.	2 — — 40 phot.	7 50
N° 14 — 1887.	1 — — 40 phot.	7 50
N° 15 — 1887.	2 — — 40 phot.	7 50
N° 16 — 1888.	1 — — 40 phot.	7 50
N° 17 — 1888.	2 — — 40 phot.	7 50

PRIX DE LA COLLECTION DES 17 VOLUMES RELIÉS : **170** FRANCS

2e SÉRIE, TEXTE PAR LOUIS ÉNAULT

1er volume	1889	contenant 80 reproductions (épuisé)	Prix net :	**20 fr.**
2e «	1890	Paris-Salon (Champs-Elysées) 48 reproductions	«	**5 fr**
3e «	1890	« Champ-de-Mars) «	«	**5 fr.**
4e «	1891	« (Champs-Elysées) 40 reproductions. . .	«	**5 fr.**
5e «	1891	« (Champ de Mars) — . . .	«	**5 fr.**

Paris. — Imp. E. BERNARD & Cie, 71, rue La Condamine